

Le Samedi

VOL. III. — NO. 19

MONTREAL, 17 OCTOBRE 1891

PAR ANNEE: \$2.50
LE NUMERO: 5 CTS.

NUISANCES SOCIALES



EN EXTASE DEVANT LES PROUESSES DE BÉBÉ.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 OCTOBRE 1891.

HONNEUR AU CANADA

Un journal de Paris le "Fin de Siècle" publie ce qui suit :

"Au Canada, la presse française produit de
vrais chefs-d'œuvre. Nous venons de recevoir le
"Numéro d'Été" du *Samedi de Montréal*."C'est une superbe publication, luxueusement
imprimée, illustrée de très artistiques gravures
sur bois : fantaisies, reproductions de tableaux,
caricatures, etc., et une grande composition de
J. Ballavoine : l'Été."Le texte est signé : Jean Rameau, Edmond
Haraucourt, Georges Lorin, etc."Pesez vos paroles, et n'en jetez pas trop dans
la balance pour faire bonne mesure.C'est encore heureux que les enfants gâtés ne
se trouvent jamais dans notre famille.Le changement de mode est une taxe que le
pauvre prélève sur la vanité du riche.En politique, il est toujours mieux pour un
homme de refuser ce qu'il ne peut avoir.Il y a deux sortes d'hypocrites : l'effronté et
l'humble ; l'humble est le plus dangereux.L'homme qui parle en dormant n'est pas aussi
insupportable que celui qui dort en parlant.Les demoiselles qui portent des plumes autour
du cou, ne sont pas toutes des poulets du prin-
temps.Un duel a eu lieu en Belgique dernièrement ;
les armes des combattants étaient deux ciphons
à soda.Celui qui a le courage d'affronter l'opinion pu-
blique et de boire à la santé de ses ennemis, réus-
sira dans la vie.Un petit garçon définit le célibataire : "Un
homme qui n'a pas de femme, qui n'en veut pas
et qui ne peut pas en avoir."A propos de journaux, le papier le plus popu-
laire pour les jeunes filles, c'est celui dont elles
se servent pour leurs papillotes.Un tour de force extraordinaire, c'est de pren-
dre un melon d'eau pour une citrouille. Quant à
prendre une citrouille pour un melon d'eau, ça
se voit tous les jours.

NOS CHÉRIS

Mimi. — Vous voulez-il me trainer avec mon petit
frère jusqu'au coin de la rue ? Je voudrais savoir com-
ment ça fait d'être menée par un vrai cocher.

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES

Un matelot avait été admis dans un hôpital.
Après sa guérison, il vint tellement à aimer son
genre de vie, qu'il ne pouvait plus se résoudre à
quitter l'établissement. Le médecin lui-même s'y
trompa. Mais voici qu'on change d'interne, et
après examen, le nouvel esculape qui l'a jaugé, se
met tranquillement à prendre la mesure du pré-
tendu malade.Le matelot. — Pourquoi prenez-vous mes me-
sures ?Le médecin. — Comme la fin n'est pas loin, il
faut commander le cercueil.Deux jours après, le malade trottait dans la
rue.

UNE VRAIE MISÈRE

Mendiante. — Me reconnaissez-vous, monsieur,
je suis la femme du pauvre aveugle que vous
avez tant soulagé.

Bienfaiteur. — Qu'est-il arrivé ?

Mendiante. — Une grande infortune.

Bienfaiteur. — J'en suis fort peiné ; mais enfin,
qu'est-ce que c'est ?

Mendiante. — Mon mari a recouvré la vue.

ENTENDONS-NOUS

Alfred. — Moi, ce qui me plaît surtout, c'est
qu'elle est naturelle... elle rit comme un peigne.

Henri. — Vous dites ?...

Alfred. — Bé oui !... elle montre toutes ses
dents...

MULTUM IN PARVO

Voici la lettre d'amour la plus courte :

"Chère Marie, —

?"

HENRI.

"Cher Henri,

Oui.

MARIE."

MOTS D'ENFANTS

La mère. — Juliette, tu as été une bien mau-
vaise petite fille, il faut que je te corrige.Juliette, (qui a été chez le dentiste dernière-
ment). — Est-ce que je prendrai le gaz avant ?Willie. — Maman, j'ai vu quelque chose courir
sur le plancher de la cuisine ce matin, et ça n'a-
vait pas de pattes. Peux-tu me dire ce que c'é-
tait ?La mère. — Un ver, une couleuvre, une che-
nille ?Willie. — Ce n'est pas cela, maman ; c'était de
l'eau.

La mère. — Et qu'est-ce qu'on ta demandé ?

Lili. — On m'a demandé combien les chats ont
de pattes, et j'ai répondu : trois.

La mère. — Trois ? Et tu as été la première ?

Lili. — Dame... Les autres avaient répondu :
Deux !La mère. — Maintenant que je t'ai enseigné, tu
dois savoir quelque chose en géographie ?Ninette. — Oui, maman ; ici ce sont les rivières,
et ici les villes. (Montrant les lignes des longi-
tudes et des latitudes). — Et ici, c'est les clôtures.Professeur. — Qu'est-il mieux de faire ; blesser
un individu à la tête ou dans ses sentiments ?

L'élève. — A la tête, monsieur.

Professeur. — Très bien. Mais peux-tu me dire,
maintenant, pourquoi c'est mieux ?L'élève. — Parce que des sentiments, on ne peut
pas mettre de guenille autour.

C'EST TOUT NATUREL

Louis. — Je voudrais bien savoir pour quelles
raisons les chats font tant de musique la nuit.Emma. — Et moi, j'aimerais bien à savoir ce
que tu ferais si tu avais comme eux le corps rem-
pli de cordes de violon.

UN HOMME INDÉPENDANT

Figgs. — Tu as une fortune indépendante,
n'est-ce pas ?Diggs. — Indépendante ? Je te crois ; elle n'a
jamais voulu me regarder.

A LA RECHERCHE D'UNE FORTUNE

Après les courses :

M. Pariafort. — Dites donc l'ami, qu'avez-vous
à courir ainsi ?Tramp. — On m'a dit qu'il s'était perdu beau-
coup d'argent ici, hier, sur le terrain, et je viens
voir s'il en reste.

A QUOI DONC ?

Monsieur Timide. — Alors, une forte moustache n'est
pas agréable à vos yeux ?

Demoiselle Encourageante. — A mes yeux, non.

EN MÉNAGE

FABLE

Certain ménage était une franche galère.
Monsieur était bourru, madame était galère.
Tous les deux à la fois prétendaient commander
Et mettaient leur honneur à ne jamais céder.
On marchait tout droit au divorce,
Si l'entente ne venait pas.
Comme tous les maris, malgré sa rude écorce,
Celui-ci fit les premiers pas.
" Voyons, dit-il, cette vie exécrable,
" Il faudrait pourtant en sortir.
" Je viens vous proposer un moyen honorable ;
" Pour vous, pour moi, tâchez d'y consentir.
" Chacun de nous, pendant une semaine,
" Dans la maison, dans le domaine,
" A tour de rôle, seul, en tout commandera,
" Tandis que l'autre obéira.
" Et, comme je vous sais une âme plus que fière,
" C'est vous qui, dès demain, régnerez la première."
L'accord se fit, et, dès ce jour,
Au logis transformé revinrent tour à tour,
La paix, la concorde, l'amour.
Le mari même, en son obéissance,
Trouva si douce jouissance,
Tant sa femme gouvernait bien,
Que, lui cédant sa moitié de puissance,
Il ne s'occupa plus de rien.
Et, certes, quand on est pourvu d'un bon pilote,
Il vaut bien mieux s'en rapporter à lui
Que s'imposer, par vanité, l'ennui
De tenir tête au vent qui vous ballotte.
Du reste, il n'a jamais nulle part existé
Amis, famille, amants, société,
Où tout ne passât absolument de même.
A moins d'aversion extrême,
Aussitôt qu'on est deux, l'un domine et conduit,
Le second suit.
Et c'est ainsi depuis les premiers âges.

Quant à moi, qu'au hasard sous le toit conjugal
Règne femme ou mari, cela m'est plus qu'égal
Pourvu que les meneurs soient toujours les plus sages.

F. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

EN DEHORS DU MENU

Voyageur.—Dites donc, garçon, comment se fait-il que vous me demandiez cinquante centins pour ce homard, quand c'est marqué trente sous sur la carte ?
Garçon.—Je demande pardon à monsieur ; mais monsieur voudra bien remarquer que celui que j'ai apporté est bien plus frais que celui sur la carte.

UN PRESENTIMENT

Madame Paspolie.—Que je suis donc contente de vous voir ! J'avais comme un pressentiment que vous viendriez ce soir.
Visiteuse.—Vraiment ?
Madame Paspolie.—Oui ! chaque fois que mon mari et moi, nous nous proposons de passer une veillée tranquille, il vient toujours quelqu'un pour nous déranger.

LEÇONS PRATIQUES



Maître d'école.—On n'a rien sans patience. Si vous voulez un exemple de patience, regardez l'âne.
Les élèves.—Oui, oui : nous regardons.

CONSOLATIONS RELIGIEUSES



Le pasteur méthodiste.—Ha ! Vous lisez la bible ! N'est-ce pas qu'on y trouve beaucoup de consolation ?
Vieille paroissienne.—Je vous crois. J'y ai retrouvé mes lunettes perdues depuis dix ans.

UNE DYNASTIE D'AMUSEURS

GUIROLLARD

Paris a autant besoin d'amuseurs qui le fassent rire que d'air pour respirer.
Paris a toujours eu de ces figures bizarres qui le mettent à même de se désopiler la rate.
Paris, s'il arrive qu'il manque de ces organisations étranges, se met à en fabriquer.
De 1875 à 1891, Paris a créé Guibollard l'imbécile.
—Qu'est-ce que Guibollard, s'il vous plaît ?
—Le proche parent de Calino.
—Qu'est-ce qu'est-ce que c'est que Calino ?
—Le petit-fils de Jocrisse.
—Le descendant de Gribouille.
—Qu'est-ce que c'est que Gribouille ?
—Un petit-fils de l'illustre Panurge, le même qui tient une si grande place dans le *Gargantua* de Rabelais.
Vous voyez que c'est à n'en plus finir.
Arrêtons-nous pourtant une minute, ne fût-ce que pour reprendre haleine.
Calino a amusé le règne de Napoléon III.
Jocrisse a égayé le premier Empire, la Restauration et le temps de Louis-Philippe.
Gribouille faisait les délices de l'ancien régime, ni plus ni moins que Cadet Roussel.
Panurge a été la joie du moyen âge.
Mais nous revenons à Gribouille, l'ultra-naïf dont on rit tant, tous les soirs, à l'heure de l'absinthe, au perron de Tortoni.
Guibollard, il n'y a pas bien longtemps encore, vous le rencontriez sur les grands boulevards, en gommeux, c'est-à-dire un stick à la main et le lorgnon à l'œil.

PAYEZ VOTRE LICENCE

Un sergent de police apostrophe un passant au sujet de la licence des chiens.
Sergent.—Voilà un joli chien, monsieur.
Propriétaire.—Oui, bien joli.
Sergent.—En avez-vous d'autres ?
Propriétaire.—Oui, deux autres.
Sergent.—Je suppose que vous avez payé la licence ?
Propriétaire.—Non, je ne paie que pour celui-ci.
Quelques jours plus tard, on demande au propriétaire de comparaître devant la Cour du Recorder, et là on lui demande combien de chiens il possède.
—J'ai trois chiens, dit-il, je ne paie que pour un, et voici les deux autres. (*En même temps, il sort de sa poche deux petits chiens en saïence.*)

PAS DE NOUVELLES

Voyageur.—J'apprends que votre oncle n'est pas ici.
Neveu.—Non, monsieur.
Voyageur.—Avez-vous eu de ses nouvelles, dernièrement ?
Neveu.—Pas depuis qu'il est mort.

UN HOMME DE RESSOURCE

Le juge.—Avez-vous de quoi payer votre avocat ?
Tramp.—A proprement parler, je n'ai rien ; mais si vous me sauvez de cette affaire, je vous trouverai dans la foule une belle montre cinq minutes après mon élargissement.

RAISON MAJEURE

Maud.—Pourquoi l'appelles-tu une vétérane ? Elle est toute jeune.
Henriette.—Elle est peut-être jeune, mais elle n'en est plus à son premier engagement.

TOUTE LA BOUTIQUE

Madame Grimsby.—Qu'est-ce que je vais faire de mon costume de yacht ? Bien sûr que je ne le porterai plus.
M. Grimsby.—Pourquoi ne le remets-tu pas à la modiste ? (*Avec mélancolie.*) Elle a le yacht.

PINCÉE DE CONSEILS

CHOIX D'UN COCHER

Si vous prenez un fiacre à la station, choisissez de préférence celui qui est en tête, car ce sera celui dont le cocher attend depuis le plus longtemps le client et dont le cheval est le mieux reposé. Le dernier arrivé, en queue, est au contraire désireux d'un instant de répit.

CONTRE LA SENSIBILITÉ DES PIEDS.

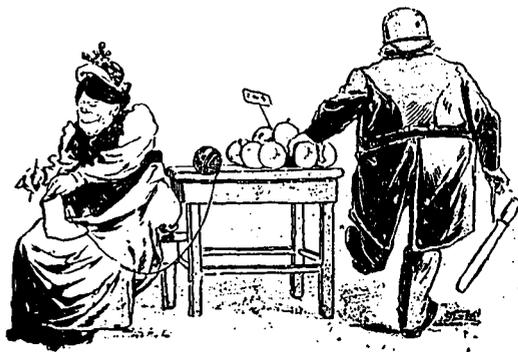
Aux personnes qui souffrent d'une extrême sensibilité aux pieds qu'une marche un peu longue irrite et couvre d'ampoules, nous conseillons un remède dont ils nous diront des nouvelles.
Mélanger en quantités égales de l'huile douce, du laudanum et de l'eau de Cologne.
Appliquer ce mélange aux pieds matin et soir et on pourra entreprendre une longue marche sans rien craindre.
De plus, ce liquide a l'avantage d'empêcher les odeurs cutanées de se répandre.

UNE MAUVAISE EXPRESSION



Penoute chez le médecin.—Cet animal de cheval, quelle affaire avait-il de me donner un coup de pied à une place aussi bête ?

LE FIL DE L'INTRIGUE



I

Première ronde. Une pomme de moins.



II

Seconde ronde. Une autre.



III

Troisième ronde. Trois autres.



IV

Quatrième ronde. L'avant dernière.



V

Un peloton de laine mal placé.



VI

Et les conséquences.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Pitou, en revenant de l'école de bataillon commandée par le capitaine, se promène dans les couloirs de la caserne, en criant à tue-tête :

— Sur le peloton de queue, en masse serrrrrez la colo... o... nne, arche !

L'adjudant Fristout, entrebâillant la porte :

— Quatre jours de salle de police au fusilier Pitou pour avoir imité la voix de son capitaine en brillant comme un âne.

Jolie coquille extraite d'un programme de fête cantonale.

L'affiche contient l'énumération de nombreuses courses, dont les deux dernières sont une course aux ânes et une course aux cochons, et se termine par la mention suivante :

— Les habitants du canton sont seuls admis à ces deux dernières courses.

Mlle Jeanne a eu le prix de *persévérance*.

Sa vieille bonne colporte la nouvelle dans le quartier, en disant :

— Mon Dieu oui, cette chère enfant, qui n'a que six ans, a eu le prix d'*ostination* !

Un clan de touristes visite un château des bords de la Loire.

— La salle où nous entrons maintenant, Mesdames et Messieurs, est celle même où le duc de Guise fut assassiné...

— Pardon, fait un de la bande, je suis venu ici il y a trois ans, et on m'a montré une pièce de l'aile opposée.

La cicérone, très tranquillement :

— C'est que le château était en réparation.

Les enfants terribles.

— Madame, est-ce que, toi aussi, tu peux ôter tes dents ?

— Mon, ma mignonne.

— (Avec une petite fierté). — Maman ôte les siennes.

Mlle X..., une retroquée des concours de chant, s'est assoupie au dessert, quand un importun veut absolument la faire chanter.

Elle essaie, et lance un couac formidable.

— Dame ! fait quelqu'un, voilà ce que c'est que de réveiller un chat qui dort !

Au Pont-Royal :

— Mon bon Monsieur, n'oubliez pas un pauvre aveugle.

— Mais tu n'es pas aveugle du tout ?

— Ce n'est pas moi, c'est papa...

— Et où est-il ton père ?

— Là-bas, y joue aux cartes avec un autre aveugle.

Un chef de division demande un commis qui n'est pas encore arrivé à son bureau.

— Comment veut-on, s'écrie-t-il, que les chefs soient zélés, quand les plus petits employés leur donnent de pareils exemples !

Une dame se présente au guichet des billets, accompagnée d'une fillette :

— Une place et une demie pour Versailles, demande-t-elle.

— Madame, répond la buraliste, votre fille est d'âge à payer place entière.

— Oh ! si l' n peut dire ! c'est une indignité ! Pourquoi cette rigueur aujourd'hui ? Voilà des années qu'elle ne paye que demi-place !

La question des langues mortes jugée par deux collégiens :

— Mais enfin, pourquoi nous fait-on apprendre le grec ?

— Je ne sais pas ; peut-être suppose-t-on que nous jouerons un jour au baccarat.

Le jeune Ledru est vivement sermonné par son curé :

— Comment, petit malheureux, c'est au moment où tu vas commencer à suivre les exercices du catéchisme que tu voles dans le tiroir de l'épicier ?

— M'sieu le curé c'était pour y acheter des berlingots.

— Mais le septième commandement dit : " Le bien d'autrui tu ne prendras."

— Ah ! m'sieu le curé, j'avais pas encore appris jusque-là.

Un hôtelier :

— Quel filou que ce voyageur ! Est-ce qu'il n'a pas emporté toutes les bougies ?...

— Combien les lui avez-vous comptées ?

— Un franc la pièce.

— Et elles vous coûtent ?

— Trois sous.

Hier, sur le Cher, pendant la baignade d'une compagnie d'infanterie :

Un soldat montre une grande répugnance pour le plongeon, ce qui impatiente le sergent.

— Mille cartouches ! voulez-vous plonger, ou je vous donne deux jours de salle de police.

Le malheureux prend enfin son parti, et se laisse aller au fond de l'eau.

— Fixe ! s'écrie alors le sergent d'une voix de tonnerre.

Et il va tranquillement faire un tour.

Un touriste demande à un gardien du Père-Lachaise où se trouve la tombe d'un grand personnage.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de particulier dessus ? ajoute le touriste.

— Oh ! fait le gardien, qui tient du loustic, le particulier est dedans !

Guibollard assiste à une réunion publique des plus orageuses.

— Ah ! s'écrie-t-il, de telles violences, de pareils scandales ! c'est à quitter la France et l'étranger.

Un veuf a fait poser sur la tombe de sa femme une pierre avec cette inscription :

Attends-moi !

Et au-dessus il a planté un orme.

Côté des sciences physiques et naturelles :

— Pourquoi le soufflé réchauffe-il les doigts et refroidit-il la soupe ?

— Pourquoi les poulets relèvent-ils la tête en buvant ?

— Pourquoi êtes-vous porté à ouvrir la bouche quand vous écoutez avec attention ?

Une enseigne bizarre, copiée à la vitrine d'un salon de coiffure du quartier des Halles :

On achète les cheveux sur pied

Etrange !

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Maîtresse de maison. — C'est votre dimanche de sortie, demain, n'est-ce pas ?

Servants. — Comme madame a la mémoire courte ! C'est le vôtre !

LE BOUTON PERDU



I

—Chien de malheur ! Il vient d'avaler mon bouton.



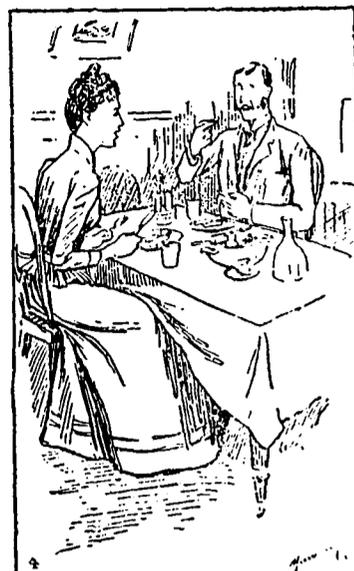
II

—Que je ne te revoise plus !



III

Recueilli dans la rue par un charentier.



IV

(Deux jours plus tard.)

Elle. — Qu'as-tu donc ? un os ?
Lui. — Tomerrie ! Non. Mon bouton !
Pouah !

HORS DE LA VILLE

Quand un joyeux soleil d'été
Couvre d'or l'immensité bleue,
Un dimanche, avez-vous été
Dans la banlieue ?...

Alors, votre lèvre a souri
Quelquefois, ô vous, riche et libre !
En écoutant le même cri
Qui partout vibre !

Dès le premier chemin du bois,
Avant de moissonner sa gerbe,
" Ah ! murmure enfin chaque voix,
Marchons dans l'herbe !..."

Marcher dans l'herbe ! c'est si doux,
Après l'effort de la semaine
Qui tire une heure ses verrous
A l'âme humaine !

Certes, la ville plaît ; mais là,
Un instinct vague l'aventure,
Tant, à son insu même, elle a
Soif de nature.

COULEZ, MES LARMES

(Elegie.)



—Je suis triste jusqu'à la mort. Il ne reviendra pas

LES INVENTEURS DE LA MACHINE A COUDRE

La première trace de la machine à coudre se trouve dans un brevet délivré en France, le 14 février 1804, à Thomas Stone et John Henderson, domiciliés à Paris, mais évidemment étrangers ou d'origine étrangère. "Notre but, disaient les inventeurs, est d'exécuter par des moyens mécaniques les manœuvres des doigts qui travaillent avec l'aiguille." Leur machine tient et guide cette aiguille avec de petites tenailles qui s'ouvrent pour la lâcher et se ferment pour la retenir. Il est, du reste, très difficile de se rendre un compte exact du fonctionnement détaillé de la machine d'après le brevet ; les explications qu'il contient sont incomplètes et confuses. Il faut ajouter que l'appareil resta à l'état de conception théorique.

Ce fut seulement en 1830 que l'on vit fonctionner la première machine à coudre vraiment digne d'attention. Elle fut imaginée par un pauvre tailleur français, nommé Thimonnier, dont la vie, tout entière liée à sa découverte, mérite d'être racontée.

Barthélemy Thimonnier naquit à l'Arbresle (Rhône) en 1793. Il fit dans sa jeunesse quelques études au séminaire de Saint-Jean ; puis il devint tailleur à Amplepuis, où sa famille habitait depuis 1795.

Alors qu'il était encore très jeune, les fabriques de Tarare faisaient exécuter beaucoup de broderies au crochet dans les montagnes du Lyonnais. Thimonnier y trouva l'idée de la couture mécanique. Il sut imaginer une machine qui remplaçait la main de la brodeuse et s'appliquait aussi à la couture des vêtements.

En 1835, Thimonnier était à Saint-Etienne. Le tailleur ignorait les premiers éléments de la mécanique. Pendant quatre années, il travailla à peine à la profession qui donnait le pain à sa famille, et passa presque tout son temps dans un pavillon isolé, attaché à une occupation mystérieuse.

Il néglige ses affaires, perd son crédit, se ruine, est traité de fou ; peu lui importe ! En 1839, il est maître de son idée ; il a créé un outil. L'année suivante, il prend un brevet d'invention pour un "appareil à coudre mécaniquement".

A ce moment, un inspecteur des mines de la Loire, étant à Saint-Etienne, eut l'occasion de voir fonctionner cet appareil ; il comprit l'importance de la découverte et emmena Thimonnier à Paris. En 1831, l'inventeur était mis par un entrepreneur à la tête d'un atelier de quatre vingt machines à coudre, pour la confection des vêtements militaires.

Loin d'accepter les machines comme d'utiles auxiliaires, les ouvriers n'y voyaient à cette épo-

que quo de dangereux concurrents ; et souvent l'émeute les brisait. La machine Thimonnier eut le sort de bien d'autres appareils ; des ouvriers exaltés pénétrèrent dans l'atelier de l'inventeur et y mirent tout en pièces. Thimonnier fut obligé de fuir pour échapper à la fureur aveugle des assaillants. Quelques mois plus tard, il revint à Amplepuis.

—En 1834, nouveau voyage à Paris. L'inventeur travaille à façon, comme ouvrier tailleur, avec sa machine à coudre et cherche des perfectionnements. Deux ans après, à bout de ressources, il reprend le chemin de son pays. Cette fois il fait le voyage à pied, sa machine sur le dos ; et, pour vivre en route, il montre l'instrument en public, comme les petits Savoyards montraient autrefois leurs marmottes.

De retour à Amplepuis, Thimonnier construit des machines et en vend quelques-unes dans les environs ; mais le nom de *couture mécanique* jetait une telle défaveur sur le système, que nulle industrie importante ne voulut l'adopter.

En 1845, — un brevet le constate — l'appareil Thimonnier en était arrivé à faire deux cents points à la minute. A cette époque, le tailleur s'associe avec M. Maguin, de Villefranche (Rhône). La maison a son siège dans cette ville ; elle fabrique des machines au prix de cinquante francs.

Les bons comptes font les bons amis



M. Regardansous. — Attendez, garçon, avant de toucher ce potage, je veux savoir ce qu'il coûte.

Garçon. — Comme d'habitude, monsieur, vingt-cinq centins.

M. Regardansous. — C'est que, voyez-vous, comme il y a deux huitres dedans, je craignais qu'on me chargeât double.

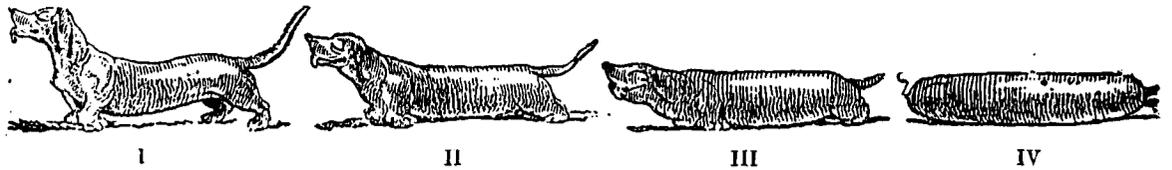
THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

En 1848, l'inventeur prend un nouveau brevet de perfectionnement. L'appareil, qui s'appelle le "cousu-brodeur," peut faire des cordons, broder et coudre toutes sortes de tissus, depuis la mousseline jusqu'au drap, et même jusqu'au cuir, et cela à la vitesse de trois cents points par minute.

Par malheur, les événements politiques paralysaient le commerce et l'industrie. Thimonnier quitta la France et partit avec M. Magnin pour Londres, où sa machine fut exposée dans une des salles de l'Institut Royal.

Le *Morning Post* du 14 février 1848 en parla avec de grands éloges. Il fit connaître à ses lecteurs que le feu ayant pris à l'amphithéâtre de l'Institut, l'illustre professeur Faraday avait dû annoncer la suspension du cours ordinaire; mais que le public avait trouvé une compensation à la perte de la leçon dans l'exposition d'un métier à coudre qui avait excité un grand intérêt et retenu la société jusqu'à dix heures du soir. "On peut, disait le journal, faire facilement et augmenter ou diminuer instantanément la longueur du point à l'aide d'un écrou. Il est impossible au travail manuel d'approcher de la beauté et de la précision du travail de cet appareil qui coud, pique et fait des ourlets par le même mouvement." Le *Morning Post* concluait ainsi: "L'invention du métier à coudre soie supplanter la couture à la main."

Malheureusement pour Thimonnier, la machine à un seul fil dont il se servait devait plus tard céder le pas à la machine à deux fils, bien plus pratique, et dont les États-Unis d'Amérique revendiquent à juste titre l'idée pour un de leurs enfants.



CE QUE DEVIENNENT LES CHIENS APRÈS LEUR MORT.

La brillante soirée de l'Institut Royal de Londres eut cependant une suite pour Thimonnier. Une année plus tard, on retrouve, en effet, l'inventeur à Manchester, où, d'après une lettre de lui, la fortune le gratifia de quelques sourires. "Toute cette semaine, écrit-il à sa femme le 28 janvier 1849, j'ai eu la visite de messieurs et de dames qui m'ont apporté des pantalons et d'autres pièces à faire. Si les éloges m'avaient rempli les poches, je ne les aurais pas eues assez grandes... Toute la semaine j'ai fait des échantillons qui s'enlevaient aussitôt... Enfin, j'ai bien rempli ma tâche; tout le monde a été content de moi. Mon patron de Londres est venu et a amené avec lui un Américain qui doit acheter quantité de machines et prendre le brevet pour l'Amérique... J'ai reçu 250 francs pour ma paye de quinzaine."

Mais cette période de succès fut courte. En 1849, Thimonnier dut revenir en France; ses relations avec M. Magnin étaient rompues. Il est à supposer que les machines à deux fils, pour lesquelles Elias Howe avait pris un brevet en Amérique depuis 1846, avaient déjà jeté des doutes sur l'avenir de la machine à un fil.

Envoyée à l'Exposition universelle de Londres en 1851, la machine Thimonnier resta, par une incroyable fatalité, entre les mains du correspondant chargé de la recevoir et de la faire admettre. Elle n'arriva à l'Exposition qu'après l'examen du jury. A la place qu'elle devait occuper figurèrent les premiers essais de machines à deux fils.

Dès 1832, Thimonnier avait songé à ce dernier genre de machine. Il s'en occupait encore en 1856, mais tout était fini: trente années de lutttes, de travail et de misère l'avaient épuisé. L'inventeur mourut dans la pauvreté, à Amplepuis, le 5 août 1857, à l'âge de soixante-quatre ans.

La machine de Thimonnier était en bois. Une corde à transmission directe la mettait en mouvement. Chaque oscillation ne produisait qu'un point, ce qui était bien loin des huit cents à mille points à la minute que l'on obtient avec les machines actuelles. On peut voir une des machines Thimonnier au Conservatoire des Arts et Métiers, où elle est exposée.

Quelles que fussent les imperfections de l'appareil, il n'en est pas moins vrai que le malheureux inventeur méritait d'être mieux soutenu dans ses efforts qu'il ne le fut. Au lieu de reconnaître l'importance et la valeur de sa découverte, on l'injurait et on se moqua de lui. — *Le Petit Français Illustré*.

G. B.

BONNE IMAGINATION

Professeur.—Pouvez-vous me donner un exemple de la simplicité des Spartiates?

L'élève.—On n'a jamais vu de simplicité plus grande que de se faire tuer à l'entrée d'un pont.

INVITATION CORDIALE

Lui.—Où allez-vous donc, la belle demoiselle?

Elle.—Traire la vache, monsieur.

Lui.—Puis-je vous accompagner?

Elle.—Certainement, en ce qui me concerne; par exemple, vous demanderez au veau s'il veut vous agréer.

QUELQUE CHOSE DE RARE

Jeune fat.—Eh bien, colonel, que faites-vous maintenant?

Colonel.—Quelque chose que vous n'avez jamais fait.

Fat.—Quoi donc?

Colonel.—Je me mêle de mes propres affaires.

UN CHIEN TROP FUTÉ

Smith.—J'avais un superbe chien qui pouvait distinguer un pauvre d'un gentleman.

Jones.—Qu'en as-tu fait?

Smith.—Il m'a fallu le donner; il me mordait.

L'ART DE SONDER SON TERRAIN

Jeune étudiant.—Monsieur, je vous défie, voici ma carte.

Citoyen paisible.—Bonté Divine! et pourquoi cela?

Étudiant.—Vous avez pilé sur mon ombre.

THÉÂTRE-ROYAL

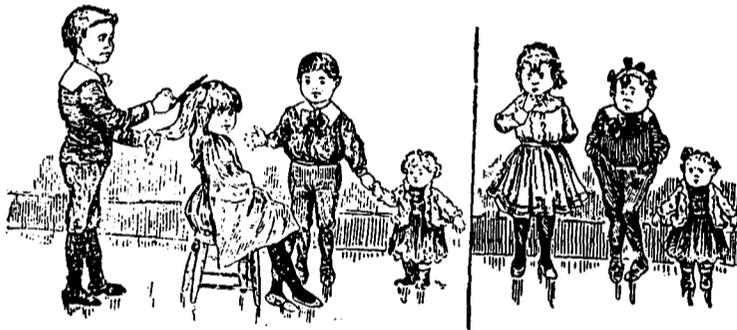
La pièce de cette semaine, est "The Two Johns." Cette comédie, unique dans son genre, peut très bien se passer de commentaires. On se demande s'il y a une intrigue, il doit y en avoir une, mais elle est si bien cachée, qu'il est difficile de s'en apercevoir. Ceux qui vont l'entendre ne



prennent pas de leçons de morale ni ne sont plus portés à faire le mal; seulement, ils laissent le théâtre charmés de leur soirée, et enchantés de s'être si bien amusés. Les deux personnages principaux sont, sans contredit, les deux Johns. Ils sont deux bons comédiens, et bâtis l'un pour l'autre. Depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin, ils font rire l'auditoire jusqu'à se tordre. Le reste de la troupe charme le public en donnant chacun leur spécialité, dans lesquelles ils sont très bons. Melle Alice Florence, Melle Jennie et Lena Cassie, et M. Harrington, tous ont été rappelés maintes et maintes fois; et pour ne pas donner du nouveau, n'en sont pas moins supérieurs à la plupart des acteurs du Théâtre Royal. En somme, nous ne saurions trop encourager le public à assister aux dernières représentations. Allez-y, et vous rirez tant que vous voudrez et même plus. La semaine prochaine, on jouera "True Irish Hearts."

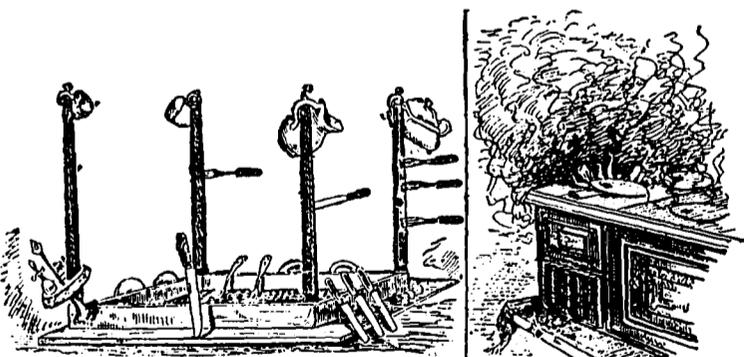
NOS CHÉRIS

LES TALENTS D'IMITATION DE TOMMIE



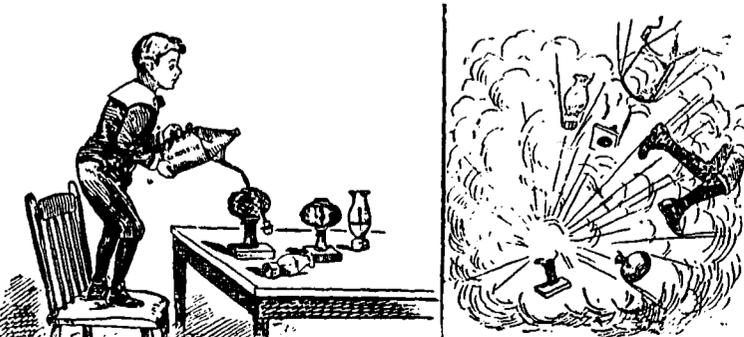
Tommie arrive de chez le perruquier, convaincu qu'il peut faire aussi bien que lui.

En voici la preuve.



Il peut mettre la table comme pas un, et même y introduire des innovations.

Hier matin, il a entrepris avec le plus grand succès d'allumer le poêle.



Comme sa maman est écrasée par l'ouvrage, il fait sa petite part du ménage.

Mais il est survenu un retardement sérieux.

DÉCOURAGEANT



Visiteur.—D'où vous vient ce découragement ?
 Procureur général.—C'est dégoûtant. Voilà deux mois que je travaille à cette cause de meurtre. J'ai réuni contre le prisonnier une série de preuves si écrasantes que le juré l'aurait trouvé coupable sans sortir de la boîte, et voilà que l'individu assassiné revient des États-Unis où il était retenu dans un asile d'aliénés. Je n'ai pas chance.

UNE DERNIÈRE CHANCE

Pat.—Je suis fatigué de la vie, je veux m'empoisonner.

Pharmacien.—C'est bien, monsieur ; que voulez-vous, de l'arsenic ou de la strychnine ?

Pat.—Quel est le meilleur marché ?

PROFESSION CONVENABLE

Docteur.—Quelle est votre profession, monsieur ?

Patient.—Je suis gentilhomme.

Docteur.—Alors, il faut essayer autre chose, cela ne vous va pas.

QUEEN'S THEATRE



Le lever du rideau présente la plus jolie scène qu'il soit possible de voir. Quoique intitulée comme comédie "A Clerical Error," cela ressemble à la profanité que d'appeler ainsi une scène aussi touchante et aussi remplie d'amour profond. L'auteur de cette scènette est M. Henry Arthur Jones. Il n'y a pas de mots de babillage, de ces phrases qui ne disent rien. Quoique fiction, on oublie qu'elle est fiction et semble réelle. Il y a quatre personnages, un clergyman, sa pupille et son neveu. Le quatrième, un intrigant, qui, pour ne pas prendre part directement au dénouement des rôles, excite un certain intérêt. Cela démontre ce qu'un bon acteur peut faire avec un rôle qui ne vaudrait rien entre les mains d'un autre. M. Barrett dans Perry, est magnifique. M. Sing Hedley dans le rôle Rev Richard Capel est insurpassable. Mlle Beatrice Lieb pupille du révérend, empoigne son auditoire et fait souhaiter que la pièce fut plus longue. Charles Kent, le neveu est irréprochable. "A Clerical Error" est suivie d'une comédie en trois actes "My Uncle" par John Douglass.

Le nom seul est suffisant pour donner tout le crédit voulu à la pièce. La pièce mérite d'être entendue, et ceux qui ne l'ont pas encore entendue devraient profiter des dernières représentations.

La semaine prochaine, on donnera une nouvelle pièce intitulée : "An American Girl."

LES ŒUFS DE COQ

Dans un village de la Sologne, où je me trouvais dernièrement, une femme, en allant au poulailler faire sa récolte quotidienne des œufs pondus dans la matinée, par ses poules trouva un œuf tout petit, sans jaune et sans coquille.

Tout effarée, elle revint dans la salle où nous étions, annoncer sa malheureuse trouvaille :

—Misère de nous ! criait-elle, un œuf de coq, dans le poulailler !

Immédiatement, les paysans se signèrent, tandis qu'une vieille femme tendait vers le poulailler, sa main dont l'index et le petit doigt imitaient une fourche. C'est, paraît-il, le moyen dont on use en pareil cas pour conjurer le mauvais sort.

L'œuf de coq, bien entendu, n'était que le produit avorté d'une poule devenue vieille. Mais cette explication, que je donnai, ne fut pas goûtée des braves gens qui m'entouraient, et qui, avec un regard chargé de pitié, considérèrent le monsieur de la ville.

Cette croyance en l'œuf de coq est, encore de nos jours, très répandue dans nos campagnes. Cette superstition, d'ailleurs, est déjà vieille, car nous en retrouvons la trace dans des livres fort anciens.

On croyait autrefois, et l'on croit encore, que ces œufs étaient maudits et qu'il en sortait un basilic dont le regard était mortel. C'est pour cela, du reste, qu'au moyen-âge, le basilic était représenté sous la forme du coq ayant une queue de dragon.

Seulement on n'était pas d'accord sur la façon dont l'œuf devait être couvé, pour que le miracle se produisit. Dans certains pays, en Suisse, par exemple, c'était un crapaud qui devait servir de couveuse, tandis qu'en d'autres contrées, c'est à un chat absolument noir que cette fonction était attribuée.

Dans le Bocage, aujourd'hui, lorsque, dans sa basse-cour, le paysan trouve un œuf de cette espèce, il s'empresse, après s'être signé, d'écraser ce produit de la malignité du diable.

A Bâle, aux temps anciens, on faisait mieux. Gros, en effet, raconte dans une chronique, qu'au mois d'août 1774, un coq de cette ville ayant été accusé et convaincu du crime de ponte d'un œuf, fut par le tribunal, régulièrement convoqué, jugé en grande pompe et condamné à mort.

Le bourreau le brûla publiquement, avec son œuf, dans un endroit nommé Kablenger, devant une foule compacte, venue pour assister à cette curieuse exécution.

D'où viennent, en réalité, ces œufs ? Nous disions, tout à l'heure, qu'ils sont pondus par des poules réduites, par les ans, à l'infécondité. C'est, en effet, l'explication que donnent les encyclopédies.

Mais à quoi, alors, attribuer cette croyance si générale en la présence d'un petit serpent dans ces œufs ?

Aussi préférons-nous aux versions officielles celle que nous trouvons dans l'*Intermédiaire des chercheurs* :

"Ces sortes d'œufs, de forme allongée, presque pointus, sans coquille, sont des œufs de couleuvre.

"Ces serpents déposent leurs œufs en chapelet dans les détritux végétaux et les fumiers. Le coq, en grattant, les trouve quelquefois, les becquète, les trouve et les mange.

"Quand on a surpris un coq dans cette occupation, on n'a vu que l'œuf et l'oiseau et on a cru que l'œuf venait de l'oiseau."

Or, comme au bout d'un certain temps on a vu sortir de cet œuf une petite couleuvre, vous voyez la conclusion naturelle qu'on devait tirer de cette association d'idées en parties fausses, en parties vraies.

LA BELLE HISTOIRE !

Un témoin.—Vous ne devriez jamais frapper un homme quand il est par terre.

Pat.—Un fou ! Pourquoi donc que j'aurais travaillé si fort à le jeter par terre ?

RAJEUNISSEMENT DE L'ESPÈCE HUMAINE

(De l'*Intermédiaire*)

Je trouve dans ma bibliothèque un volume, rare probablement, dont voici le titre : *Les admirables secrets de la médecine chimique*, du Sr Joseph Quinti, docteur vénitien, qu'il a recueillis avec beaucoup de soin et de travail : lesquels ont été plus d'une fois expérimentés par lui-même en plusieurs infirmités et maladies dangereuses. Traduction nouvelle de l'italien, enrichie de figures. Venise et Liège, M DCCXI.

Cet ouvrage est divisé en quatre livres. Or, au livre second, je rencontre les deux chapitres suivants :

Eau qui fait paraître toujours jeune

Très bon vin blanc, quinze livres, œufs frais au nombre de dix, deux petits pigeonneaux qui ayant à peine les plumes ; mettez cela en digestion dans le vin pendant quatre jours ; ensuite distillez-les à l'alambic de verre, et ne prenez que les deux premières livres d'eau qui distilleront, dans lesquelles vous ajouterez deux onces d'huile de tartre par défaillance, une once et demie d'eau rose, autant d'eau de fleurs d'oranger, et dix grains de musc. Cette eau est merveilleuse pour le visage, en s'en lavant soir et matin.

Autre pour le même

Mirre, deux onces, encens, mastick, demie once de chaque, zedoaria, canelle, trois dragmes, ana, camphre, une dragme, blancs d'œufs frais, une livre, que vous débattrez bien, et y mettrez les autres choses dedans avec une poule dégraissée et nettoyée, et trois livres de lait de chèvre pour en faire la distillation au bain selon l'art. Vous aurez une eau très excellente qui blanchit, ôtes les rides, et rend la peau extrêmement douce.

Le sieur Joseph Quinti est un convaincu ; il n'hésite pas à déclarer dans son *Avertissement* que les remèdes qu'il indique "sont des remèdes d'une opération miraculeuse et qui surpassent l'intelligence des plus profonds génies, lorsqu'ils sont bien faits ; et au contraire, ils sont mortels, quand ils sont mal composés." Son ouvrage contient des remèdes pour toutes les maladies.

L'ERMITE DU QUARTIER ST-GEORGES.

UNE SURPRISE AGRÉABLE

Fiancée.—J'aimerais à faire une petite surprise à mon futur époux, avant notre mariage ; qu'est-ce que je pourrais bien lui faire ?

L'ami.—Comme surprise, ton extrait de baptême aurait du succès.

LA MOITIÉ DU CHEMIN



Monsieur Anthracite.—Je ne sais vraiment pas, vous savez... comment entamer la proposition que j'ai à vous...

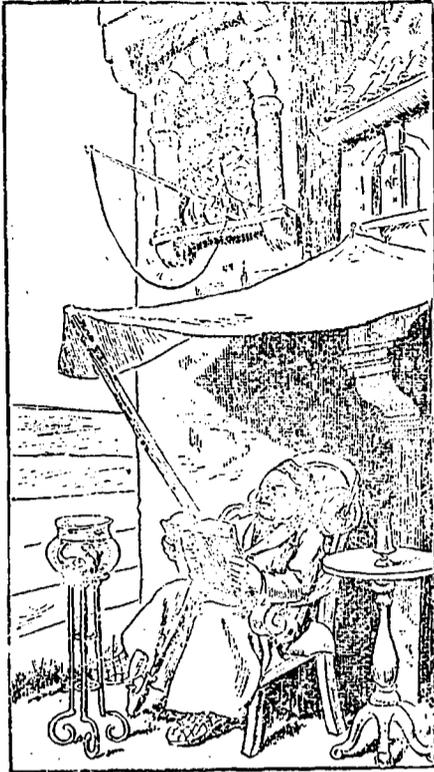
Madame Bonlebeige.—Du courage, Pompon. N'oubliez pas que je suis veuve.

L'EFFET DE LA PEUR SUR LES POISSONS ROUGES



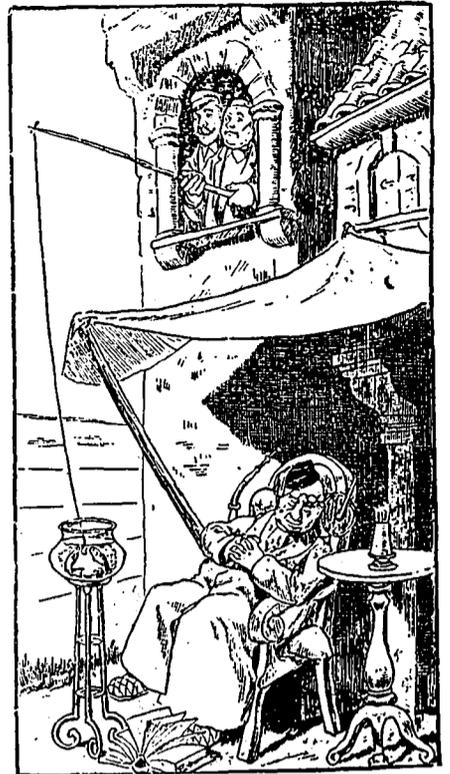
I

Le père Philippe. — Allons, mes petits enfants! Venez ici. Sans vous, je ne sais pas ce que serait la vie pour moi.



II

Une noire conspiration d'étudiants.



III

La pêche merveilleuse.



IV

.....



V

Les étudiants chez la cuisinière. — Pour trente sous de retour, nous allons vous changer ces poissons. Votre maître va les trouver délicieux et vous en récompensera.



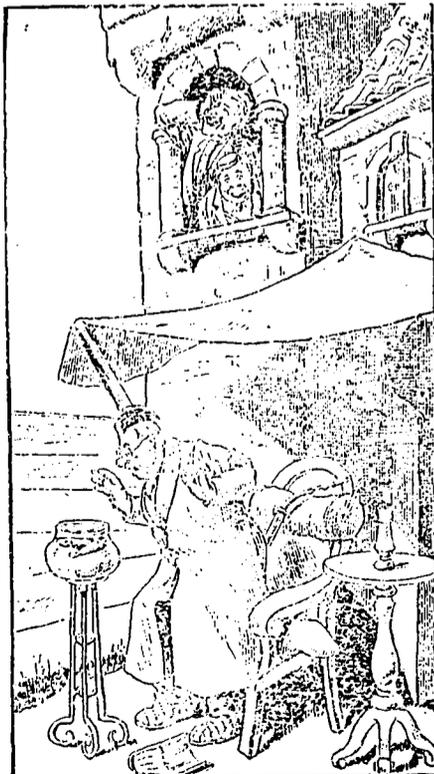
VI

Le triste sort des furoris.



VII

La substitution.



VIII

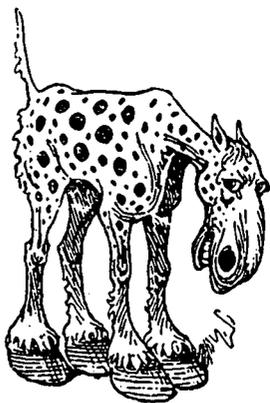
Le père Philippe. — Bonté divine! Quelle est cette maladie? Est-ce la peur? Blanchir dans l'espace de cinq minutes!



IX

— Mes pauvres poissons! Il me semble que je les aime moins qu'avant.

GÉNÉALOGIE



LE CHAMPION : Descendant de Jules César, comme l'indique son nez romain. Sa mère est Passepartout, comme le prouve sa queue. Fait un mille à la minute... par le train de Chicago.

QUATRE RENCONTRES

(Pour le SAMEDI.)

I

Vous aviez trois ans, madame, lorsque je vous vis pour la première fois, sur les bras de votre nourrice, au jardin des Tuileries.

Vous étiez alors un adorable petit ange rose, avec de jolies menottes potelées, que vous fermiez bien fort.

Vous dormiez, je m'en souviens bien, et je revois encore votre grand bonnet de tulle qui me cachait à demi votre figurine de poupée...

J'étais grand garçon, puisque j'avais quatre ans de plus que vous, et, — faut-il vous le dire ? — déjà un peu gamin...

Ma mère me dit :

— Regarde donc, mon chéri, la jolie petite Lucie, la sœur de M. Alfred, qui vient quelquefois chez nous.

Et comme je ne vous voyais sans doute pas assez, eh ! bien, je ne sais trop comment cela s'est fait, mais je vous ai réveillée et vous pleuriez, oh ! pour tout de bon, lorsque je vous embrassai, là tout simplement.

LE COMBLE DE L'ÉLÉGANCE



Frère aîné. — Comment se fait-il que tu ne portes pas le deuil de notre pauvre tante ?

Frère cadet. — J'en suis désolé : mais impossible. J'ai essayé quinze crêpes différents à mon chapeau. Pas un ne fait

UN MALENTENDU



Smith. — Cristi ! Voilà un bijou que voudrais posséder.

Jones. — Tu ne la connais pas : bête comme ses pieds, mon cher !

Smith. — Allons donc ! Je parle du cheval.

— Méchant garçon, m'a dit ma mère, qui fait pleurer les petites filles...

II

Lors que je vous revis, huit ans après, madame, vous aviez votre première robe longue, en mousseline blanche, avec un grand voile et une couronne de fleurs.

Vous alliez accomplir un acte important de votre vie.

— Celui qui nous fait passer des années de jeux et d'insouciance, à celles, plus sérieuses, de la jeunesse...

Je vous revois encore, les moins jointes, le regard baissé.

Vous priez pour votre bon père et pour votre excellente mère. Et je me rappelle que ce jour là, vous avez encore pleuré, en revenant de l'église, lorsque votre mère vous a embrassées, en vous entourant le cou de ses bras, et qu'elle vous a dit :

— Tiens, ma Lucie, je voudrais te voir toujours comme cela !

III

Encore une robe blanche, lorsque je vous revis pour la troisième fois, avec un grand voile blanc, toujours, et une couronne de fleurs d'orange dans les cheveux...

Vous sortiez de St-Augustin, au bras... de votre époux, et je me rapelle quelle foule nombreuse était accourue pour vous voir, — comme moi, n'est-ce pas ? — Je revois le suisse, avec son habit rouge et ses galons d'or, au haut du peron ; l'éclat des toilettes et des uniformes et cette longue file de voitures qui vous emportèrent dans un tourbillon de bonheur...

Et alors je pleurai, je ne sais trop pourquoi et pendant très longtemps je fus triste, oh ! oui, bien triste !...

IV

Et maintenant, madame, je viens de vous revoir pour la quatrième fois...

Celui qui vous souriait avec tant d'amour, sur les marches de Saint-Augustin n'est plus... On m'en a conté de bien drôles, mais par un reste de naïveté, dont je n'ai jamais réussi à me défaire, je crois toujours à l'amour et au bonheur, et je leur ai répondu qu'ils n'en savaient rien...

Et cependant vous êtes bien changée, depuis

trois ans ! Sous votre robe de veuve et votre grand voile noir, je ne reconnais plus la jolie jeune fille de sa première communion et de son mariage. Vous devez avoir bien souffert tout de même et je commence à croire qu'on m'a peut-être dit la vérité, n'est-ce pas ?

Et tenez, madame, pour finir cette triste histoire, ne croyez-vous pas que nous avons tous les deux passé à côté du bonheur et suivi un sentier où, au lieu de nous rencontrer de en temps, nous aurions beaucoup mieux fait fait de nous arrêter une bonne fois ?...

J. B. CHATRIAN.

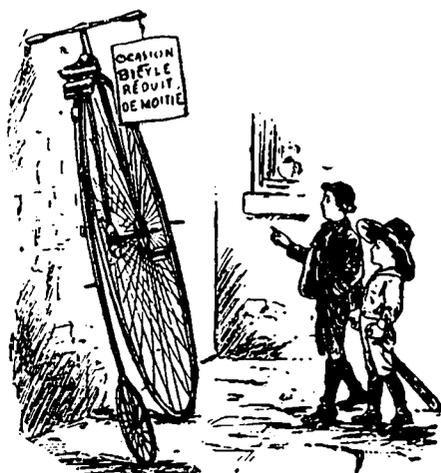
Bruxelles, Belgique.

TROP SUSCEPTIBLE

Fakir. — Une minute, messieurs ; laissez moi vous montrer la plus grande invention moderne. Plusieurs passagers. — Qu'est-ce que c'est ?

Fakir. — Un trou de serrure aimanté. Il peut attirer la clef à deux pieds de distance. Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous tenir après. (Et dire que les auditeurs se sont cru insultés par cette invention).

NOS CHÉRIS



Gugusse. — Regarde-moi donc ce bicyclette. Comment qu'il était grand quand ils l'ont fait ? Il paraît qu'ils l'ont diminué de la moitié.

CLAUDE CHARLIN

I

La nuit tombe... Lentement l'espace s'estompe de grisaille, tandis que là-haut, au travers des cieux, les étoiles s'allument, pareilles à des poignées de louis d'or jetées par quelque main géante, invisible. Il fait délicieusement doux. Sous les platanes de l'avenue Marceau, un couple de jeunes fiancés passe. Enlacés l'un à l'autre, la main dans la main, ils vont à petits pas, se parlant par sourires, avec des lueurs attendries dans les yeux, de câlinantes paroles aux lèvres...

De son balcon où il est accoudé, le célèbre chirurgien Claude Charlin suit du regard les deux jeunes gens ; mais, comme si ce spectacle lui était douloureux, il devient soudainement tout pensif et mélancolique, un pli profond, amer, fronce ses lèvres, et ses yeux s'arrêtent dans le noir de la nuit, fixes, tristes, rêveurs...

Ah ! c'est que jamais lui n'a connu ces délices de l'amour, enfantines et si grandes ! Jamais avec lui une amie n'a marché ainsi, côte à côte, à petits pas, la main dans sa main, les yeux sur ses yeux, la voix en phonographie du cœur ; car l'illustre Claude Charlin est un disgracié de la nature, c'est un nabot bossu.

Son existence a d'abord été un martyre, puis un labeur incessant. Au village natal, c'est l'enfant de malheur dont la naissance a coûté la vie à sa mère, c'est le petit, le chétif, le rabougri, bon tout au plus à être le cendrillon de ses frères, qui le rudoient et le malmènent. Oh ! quel épanouissement il ressentit au cœur, comme si une goutte de rosée venait d'y tomber, le jour où le curé, qui avait commencé son instruction, lui apprit que son examen était couronné de succès et qu'il était reçu boursier au collège communal ! Dans sa soif ingénue d'effusion il se figurait, le pauvre esseulé, qu'au collège son isolement allait cesser.

Là, rêvait-il, il choisirait un camarade, un ami, et faisant part à deux de toute joie et de toute tristesse, on mènerait une existence à cœur double. Elle fut, cette douce illusion, une bulle d'azur qui, en se heurtant à la brutale réalité, s'évanouit aussitôt. Les camarades étaient de petits riches, de petits gaillards bien solides, bien bâtis, et lui, un petit pauvre, un paysan, un

LES SECRETS DU TRICOT



Adèle.—Encore à tricoter ! Je voudrais bien savoir s'il y a un point que tu ne sais pas faire !

Louise.—Je croyais les connaître tous, quand j'ai lu dans le rapport parlementaire de *La Presse* qu'il y a eu, à Ottawa, un point d'ordre soulevé. J'ai justement besoin d'un dessin soulevé.

bossu : il devint un bouc émissaire. Que de fois, le petit boursier sanglota dans son lit de dortoir, couché à plat ventre, la bouche écrasée dans l'oreiller, pour étouffer le bruit des larmes qui tombaient toutes chaudes de son cœur plombé ! Oh ! la solitude à cet âge sensitif d'enfant ! et la solitude au milieu du bonheur des autres, des petits richards qui vous raillent, qui vous torturent avec leur cruel esprit de taquins —c'était affreux ! Que n'eût-il donné, alors, pour avoir une mère, pour se sentir dans ses bras, presser sa main, poser sa tête sur ses genoux, lire en la bonté de ses yeux, entendre sa caressante voix prononcer son nom de Claude, remplacé maintenant par le sobriquet de Crapoussin que lui jetaient en douloureuses huées ses camarades et les gamins des rues !...

Enfin, après neuf années, la torture du collège cessa. Claude était alors âgé de près de vingt ans.

Vingt ans ! l'époque de la folle ivraie, des coups de tête et des coups de cœur à travers les mirages de la réalité ! Mais pour lui, le déshérité, ces coups de tête et ces coups de cœur, ce fut bien platonique, bien peu de chose : quelques rêveries dans les moments cruels d'oppression, de besoin d'aimer. Chers et fugitifs instants de métamorphose où l'isolé, sans mère, sans ami, devenait LUI, et où, à travers ses paupières micloses il entrevoyait ELLE, belle, poétique et bonne, comme une fée évoquée magiquement. Alors, abandonné dans une effusion débordante, il laissait aller son rêve, tandis que de son cœur s'épandait dans tout son être une émotion amollissante, une tendresse fondante, qui faisait scintiller sous ses paupières, dans l'humidité des larmes, mille petites étoiles mirraillées comme les yeux des plumes de paon.

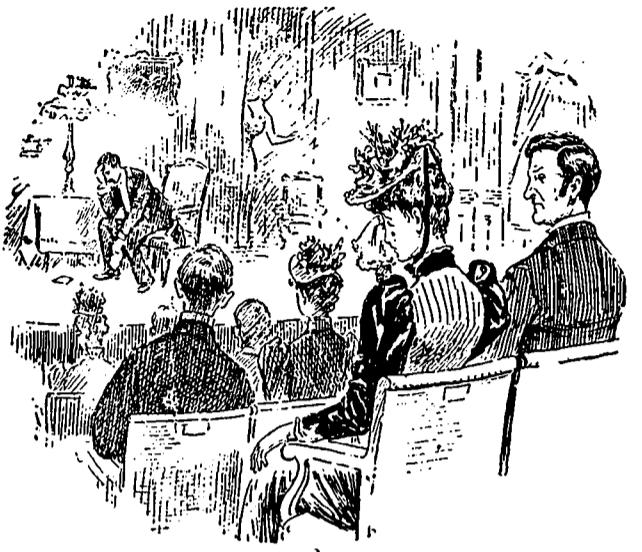
C'était délicieux de sentir cela, malgré le serrement crève-cœur poignant ensuite aux entrailles, quand venait l'évaporation de la chimère dans la réalité.

Mais voilà longtemps que ces rêves, papillons bleus du printemps de la vie, se sont envolés. Claude Charlin a maintenant quarante ans ; c'est un homme grave qui ne fuit plus la réalité dans l'illusion. Son énergie et belle intelligence s'est jetée éperdument dans le travail, comme certains conscrits se jettent dans la mêlée : pour y trouver l'éternel repos ou en revenir avec la croix d'honneur. De la bagarre humaine le petit bossu est sorti aujourd'hui, faisant une trouée : c'est quelqu'un ! Et non seulement à sa boutonnière est attachée la rosette rouge des vaillants ; mais au-dessus de son nom rutilé l'auréole des glorieux. Oui, il est le grand Charlin ! Lorsqu'il passe, il entend à chaque pas son nom prononcé avec cette inflexion grave, suivie d'un silence contemplatif, que l'on prend en désignant la gloire...

Et puis après ?

Est-ce là la félicité de l'existence : quelques chatouillements d'orgueil ? Certes, ses travaux, ses découvertes, ses admirables opérations lui donnent des jouissances intellectuelles, délicates et profondes ; mais le cerveau a ses lassitudes. Il n'y a que le cœur, ce Protée humain, dont les jouissances renaissent sans cesse. Lui, palpite toujours : aujourd'hui comme amant, demain comme père, plus tard comme aïeul. Mais est-ce qu'un nabot bossu a un cœur !... Allons, Claude Charlin, tu es un grand homme, cela doit te suffire. La seule joie qui soit donnée à ton âme endolorie, c'est de s'épanouir de temps à autre quand, devant le lit de ton enfant que tu viens de sauver, une mère te prend la main, et que tu sens, dans le baiser qu'elle y pose, couler la tiédeur d'une larme... Si ce soir ton cœur saigne

LES MYSTÈRES D'UN CŒUR DE FEMME



Pourquoi pleure-t-elle à la douleur imaginaire d'un héros de théâtre ?



Lorsqu'elle éclate de rire à la douleur réelle du pauvre homme qui s'est massuré en se rasant ?

comme celui d'un adolescent, si tu ressens là, dans ta poitrine, un grand trou douloureux plein de vide, eh bien ! ouvre un de ces in-quarto qui se noient là-bas sous l'ombre de ta bibliothèque et travaille.

II

—Non, docteur, je n'ai pas eu le courage de le lui annoncer... Oh ! je vous en prie, dites-le lui vous-même. Moi, je ne pourrais jamais, j'écarterais en sanglots... Ma pauvre enfant boiteuse !... Vous êtes certain, dites, bien certain, qu'elle sera estropiée ?

—Malheureusement trop certain, madame. Ainsi que je vous l'ai assuré, l'amputation n'est plus à craindre ; mais après l'opération que j'ai faite hier, et qui était urgente, mademoiselle votre fille restera boiteuse.

Ce dernier mot tomba comme un poids dans la poitrine de la pauvre mère, lui écrasant le cœur ; mais, se raidissant aussitôt de tous ses muscles, elle suivit, calme en apparence, le docteur Charlin, qui venait de pénétrer dans la chambre voisine.

—Eh bien ! mademoiselle, comment allons-nous aujourd'hui ? s'écria en entrant Claude de ce ton paternel, onctueux et fortifiant que prennent les médecins et les confesseurs au chevet des malades.

—Assez bien pour le moment, docteur, mais ce matin les douleurs m'ont reprise... J'ai bien souffert, répondit la jeune fille dans une esquisse de sourire.

—Allons ! voyons un peu où nous en sommes, reprit Charlin, soulevant le rebord des draps.

Il se mit aussitôt à délier délicatement l'appareil appliqué sur la jambe gauche ; puis, l'œil fixe, les traits durs, la main légère, palpant avec dextérité, il examina longuement la plaie... "Heu !... Heu !..." dit-il sur une note grave, hochant la tête.

A ce changement subit d'intonation, la jeune fille pressentit quelque mauvaise nouvelle ; son regard se posa sur celui du chirurgien, et par son anxiété lui demanda la vérité.

—Eh bien, oui, c'est grave ! fit Charlin devant cette interrogation muette où il lisait le beau couraige de la femme résignée.

—Mais... mais... balbutia la jeune fille, devant toute blanche, vous... vous... ne l'amputez pas ?...

—Oh ! non !... Non, mais...

—...Je resterai boiteuse ?...

Un sanglot assourdi, fouçant la résistance des fibres, s'étouffa dans le mouchoir de la mère qui, debout au pied du lit, faisait une grimace douloureuse pour ne pas éclater.

La jeune fille comprit... Une larme, pareille à un morceau de son âme noyée, monta à ses paupières lustrées de fièvre, les mouillant comme une goutte de rosée mouille un myosotis ensoleillé.

—Pauvre Louise ! fit la mère, prenant la main de son enfant et se penchant sur son front pour y poser un baiser et dissimuler ses larmes.

—Maman, ne te désole pas ainsi, je t'en prie ! Si je boite, je serai forcée de te donner plus souvent le bras, et je m'appuierai ainsi un peu plus sur ton cœur.

Ceci fut dit dans un élan d'abnégation pénétrée de tant de tendresse filiale que Charlin se sentit ému, empoigné de sympathie. Quelle nature délicate, quelle âme de sœur de charité devait avoir cette jeune fille, si détachée de sa propre souffrance, si compatissante à autrui !

Pendant quelques instants, il régna un silence profond. Les deux femmes, la mère aussi bien que la fille, n'auraient pu parler : un mot, et de leur gorge le sanglot éclatait. Charlin, lui, était tout remué... Il se leva enfin pour prendre congé, vint à la mère et lui dit :

—Madame, mes soins ne sont plus indispensables ; cependant, si vous le permettez, je viendrai de temps en temps prendre des nouvelles de mademoiselle.

Et comme Mme Barenne, mésinterprétant le sens de ces paroles, restait incisée, hésitant à répondre, effrayée qu'elle était de la grosse note qu'occasionneraient ces visites, Claude ajouta :

—Oh mais ! madame, c'est l'ami qui vous demande cette faveur ; le médecin a causé bien assez de souffrances !

III

Il ne fut pas long à revenir, Claude Charlin ! Le surlendemain il était là ; trois jours après il y était encore ; puis il vint tous les deux jours, puis tous les jours, le soir après dîner... Il entra, souriant, avec un : "Allons ! à la bonne heure, on a bonne mine aujourd'hui !" allait droit au chevet de la malade, tâta le pouls, changeait l'appareil, rebordait le lit, disait une bonne parole, consolante, pleine de promesse, et allait s'asseoir dans un large fauteuil, devant sa tasse de thé fumant.

Ah ! là par exemple, le docteur s'épanouissait. Plus de Charlin ; mais un petit homme, à la physionomie ouverte, claire de franchise, d'intelligence, et qui causait avec une gaieté de pinson.

Alors, invariablement, après une de ces causeries de verve, Mme Barenne disait, en relevant la tête de dessus sa broderie et en souriant avec une pointe de malice bienveillante :

—Quel charmant avocat vous auriez fait, monsieur Charlin !

Il souriait... Louise souriait... Il y avait un silence... On était heureux. Puis, de là-bas, du lit, de la convalescente, s'envolait un point de vue, une observation, une controverse... Elle parlait en femme sérieuse, instruite, élevée à l'école du cœur, sauf les coups de langue oiseux d'écervelée qui coquetait, posant son honnête et

franc regard sur celui de son interlocuteur. Oh ! oui, elle était bien la nature d'élite que Claude avait pressentie tout d'abord : désintéressée, primesautière, à beaux mouvements généraux.

On causait ainsi jusqu'à dix heures, quelquefois plus tard, tous les trois se trouvant si bien dans cette atmosphère toute douce de sympathie, presque de tendresse, parce que tous les trois étaient simples, tout dignement eux-mêmes, sans aucun masque... Sans aucun masque, c'est peut-être beaucoup dire, car le docteur en avait un, et un bien lourd sur le cœur... Il aimait, le pauvre grand homme, et tel qu'un enfant. Et le soir, en retournant chez lui, il filait, tout comme à vingt ans, son beau rêve du cœur, revoyant, daguerréotypés dans la pénombre de sa voiture, un front haut et pâle encadré de cheveux bruns, un nez droit, au dessin exquis, aux ailes frêles, une bouche fraîche, découvrant sous la moiteur du sourire de petites dents blanches, et, au-dessus de ces traits faits au pastel, deux grands yeux limpides et doux qui souriaient...

IV

—Monsieur Charlin !... Vous !... Docteur !... Vous !... Louise !... Vous me demandez sa main, maintenant qu'elle est estropiée !...

Et, toute remuée par cette secousse de surprise, Mme Barenne oubliait la difformité de Charlin, ne voyait plus le nabot, mais l'illustre chirurgien dont l'amitié l'honorait... Et c'était ce grand homme qui demandait la main de sa fille... de sa pauvre boiteuse !...

Mais cette émotion dura l'espace d'un à-coup. Toutes sortes de réminiscences lui surgirent aussitôt dans la mémoire, en indices révélateurs de cet amour déclaré si inopinément, et le grand homme disparut... Devant elle, il n'y avait plus que l'ami de tous les soirs, l'hôte charmant, modeste, qu'une intimité de plusieurs semaines avait fait apprécier et aimer, et avec qui elle se mit à causer à âme découverte, d'abord de son enfant à qui elle voulait laisser une entière indépendance de cœur, puis de leur situation de fortune et de leur position sociale... Elles étaient pauvres... C'était la veuve d'un lieutenant tué pendant la guerre, et Louise avait été obligée d'apprendre un métier, la peinture sur porcelaine... Elles ne fréquentaient plus le monde... vivaient retirées...

Mais qu'importait tout cela à Claude ! La fortune ? Il gagnait ce qu'il voulait. L'infirmité ?

Il la bénissait. Est-ce que sans cette infirmité, il eût jamais songé à épouser Louise, lui le paria du village, la crapoussin du collège, l'essulé de la vie ?... Ah ! elles étaient loin de son esprit ces préoccupations d'intérêt et de position ! Anxieux, pâle, serré au cœur, il ne pensait qu'à son infirmité à lui... Sa bosse !... Sa bosse !... Allait-elle lui en parler de sa bosse ?... y faire allusion ?... Non, elle n'en dit pas un mot. Elle eut un tact exquis ; et le petit bossu s'en alla sur une cordiale invitation pour le lendemain soir et avec la promesse de faire part à Louise de la demande aussitôt son retour, car depuis une semaine la chère enfant invalide ne gardait plus le lit.

V

Il y avait vingt-quatre heures à attendre après cette visite, c'est-à-dire une éternité d'angoisses, de ces angoisses d'amoureux qui vous mettent la tête à l'envers et vous font raisonner comme une girouette.

Et il raisonna comme une girouette, le grand Charlin, en dépit de son savoir, de son expérience, de sa gravité ! Toute la nuit il la passa blanche, les yeux grands ouverts sur l'avenir, avec des alternatives de plans de tendresse, de réminiscences de cœur, et d'effroyables trames d'anxiété. Une carresse de son sourire à telle occasion, une lueur de sympathie de son regard à telle autre, la longue poignée de main qu'elle lui donna tel jour... Tous ces immenses riens, évoqués sans cesse, étaient autant de délicieux augures. Mais venaient ensuite les brusques virements d'imagination, et alors le doute, l'appréhension, transissaient tout son être et le jetaient dans l'émoi fiévreux.

Aussi le lendemain soir, en montant les escaliers, sa poitrine lui faisait mal. Il y sentait une large barre d'un poids si lourd qu'il allait tout doucement, s'arrêtant à chaque palier. Enfin, arrivé chez madame Barenne, il soupira une fois... deux fois... essuya son front et finit par sonner... On ouvrit... Mais aussitôt il fut pris d'un tressaillement... Elle était là, devant lui, tendant sa main... Il la lui prit, la garda... Leurs yeux attendris se rencontrèrent... Il dit : "Chère Louise !" Elle répondit : "Cher Claude !" Et pendant quelques instants encore ils restèrent ainsi la main dans la main, les yeux sur les yeux, émus, souriants, heureux.

HENRI CONTI.

NOTRE JEUNESSE STUDIEUSE



I
Le papa visitant la chambre de son fils. — Oh ! oh ! Bossuet, Bourdaloue, les Saints Pères... Fichtre ! Alors je comprends qu'il te fallait de l'argent ! C'est bien, mon fils, continue.



II
Le fils, une heure après, tirant le rideau sur lequel les livres sont peints. — Mes bons, je viens d'ouvrir un nouveau crédit chez le bonhomme ; je vous paie la traite.

NOS CHÉRIS

AVEC NOMBRE, POIDS ET MESURE



Tante Outline. — Maintenant, Juliette, es-tu capable de me dire l'heure ?
Juliette. — Oh ! oui. Attends un peu.. Il est onze heures et un pouce et demi.

USAGES ET COUTUMES

LA TABLE

Dans presque toutes les circonstances de la vie, la table joue un grand rôle. Il n'est guère de cérémonies qui ne soient suivies ou précédées d'un repas, de réunions où l'on ne mange.

Mais il est plus d'une sorte de festin, cela dépend de l'événement qui en fournit l'occasion.

Pour un baptême, qui a toujours lieu l'après-midi, c'est un lunch ou un dîner, selon l'heure choisie pour donner à l'enfant le premier sacrement.

Quand il s'agit d'une première communion, c'est un déjeuner : le communiant est à jeun, on a apprêté un beau repas où il se reconforte, entouré de parents et d'amis.

Les fiançailles se célèbrent, en général, par un dîner de famille. — On les déclare parfois au milieu d'un bal.

La signature du contrat se donne avant un repas ou au milieu d'une soirée.

En notre temps de noces écourtées, les parents de l'épousée n'offrent plus qu'un lunch après le mariage. Parfois la fête se continue, mais en famille : les parents les plus proches, les amis les plus chers. C'est moins solennel, si je puis dire, que les réjouissances d'autrefois. Les laboureurs, seuls, sont restés fidèles aux traditions nuptiales. Ils invitent à cette fête le ban et l'arrière-ban de leur parenté, tous leurs amis, et ils me paraissent mieux comprendre que nous la signification

mystique de ces démonstrations de joie. Ils trouvent qu'il n'y a jamais trop de chants, de danses, de festins pour encadrer le grand et doux événement, l'union de deux êtres jeunes, beaux, épris l'un de l'autre, qui vont continuer la longue chaîne des ancêtres, qui vont parcourir, appuyés l'un sur l'autre, les sentiers souvent après de la vie. Ils aiment à leur parer l'entrée de ces nouveaux chemins, avec le désir que les rayons de cette journée bénie s'y projettent longtemps.

Enfin, passant sur les dîners ordinaires, les soupers de bal, les lunch de matinée et de garden party, les joyeux pique-niques de campagne, etc., etc., il me reste à parler du repas des funérailles, déjeuner ou dîner, selon l'heure de la cérémonie, offert par les proches du mort aux parents, amis et même aux étrangers, venus pour rendre les derniers devoirs à celui qu'on pleure et qui ne pourraient retourner assez tôt chez eux pour y prendre le repas dont ils ont besoin. Ce déjeuner ou ce dîner doit être suffisamment confortable, mais très simple ; on le prend presque en silence ou au moins en parlant modérément et sans oublier un instant la gravité qui convient à la circonstance.

En cela nous sommes en contradiction avec les coutumes de l'antiquité, mais c'est nous qui avons raison.

A propos de coutumes, les déjeuners ont été beaucoup plus en usage vers le milieu de ce siècle qu'à sa fin. On n'aime guère à déjeuner... en ville, à notre époque affairée et fiévreuse, ce repas mange trop de temps.

Cependant, on va déjeuner à la campagne, mais c'est quand on veut se reposer en s'amusant, quand on peut perdre sa journée.

Depuis quelques années aussi, quelques maîtresses de maisons ont inauguré les *déjeuners du dimanche*. C'est, en effet, le seul jour de la semaine, même pour les oisifs, où l'on puisse sacrifier ces heures matinales, pour son plaisir exclusif.

Après un déjeuner un peu prolongé, on a toujours peine à se remettre en train, à reprendre ses habitudes, qu'il s'agisse des conviés ou des amphitryons. Il n'en est pas ainsi du dîner, la réception se terminant avec la journée.

Une nouveauté pour le service à déjeuner, petits pots accessoires, est la porcelaine "pelissée", qui semble être de l'étoffe à côté.

Les menus, de plus en plus originaux, sont collectionnés à présent comme les *chromos*. Les maîtresses de maisons y peuvent trouver, de plus, des inspirations pour recevoir à leur tour et comparer leur festin d'après des idées éparées.

On fait en porcelaine des porte-couvert spéciaux pour déposer le couteau et la fourchette à découper. Ceci est vraiment très commode, et préserve la nappe de nombreux accidents.

Pour orner la table : de grosses roses en porcelaine formant vase pour mettre des fleurs. — Détail amusant : elles servent de veilleuses aussi, au besoin.

A mes lectrices peintres, je signale les petits pose lumière en peau blanche tout préparés pour recevoir la peinture au fiel, — et les porte-photographie dans le même genre. Puis encore la peinture métallique du Japon, pour décorer la soie, la peluche... Elle réussit merveilleusement sur fonds noirs ou foncés pour composer des panneaux, des feuilles de paravent et autres pièces d'assez grande dimension. C'est très décoratif et

digne des intérieurs les plus élégants.

Une femme des plus habiles a créé un ouvrage nouveau, absolument étonnant comme résultat : ce sont des découpures de dessins brodés pris dans de vieux rideaux de mousseline. On les conduit d'or à l'eau et on les applique sur velours ou peluche pour imiter l'ancien. Hier encore je voyais un coffret en velours frappé, vieux rouge, piqué de points espacés au cordonnet d'or, sur lequel les "ferrures" était représentées par des motifs de broderie dorée. C'était à croire qu'on avait sous les yeux un objet de musée.

Pour les encadrements des gravures, fusains et toutes choses du genre "noir" on peut se servir soit du papier japonais, soit d'un simple papier cuir qu'on applique sur un cadre de bois blanc.

Pour certains travaux de ménage, la colle de fécule de pommes de terre, au lieu de farine, est très recommandable. Elle est plus fine. Lorsqu'on veut doubler une étoffe avec du papier ou de la toile, on décolle cette doublure comme un timbre-poste ; on laisse sécher, puis on applique à l'aide, à sec, en mouillant après seulement, toujours comme un timbre.

UN SAC DE LA MALLE VOLÉE



Cyrille Tourbillon. — Qu'est-ce qui te fait rire ?
Le beau Daniel, faisant la revue des lettres. — Je tombe sur une lettre d'amoureuse. Elle lui envoie mille baisers : je suis à les recevoir pour lui dans le moment.

HYGIÈNE DU Baigneur

Voici, d'après Kruger, le grand hygiéniste hongrois, les dix commandements du baigneur en pleine eau :

- I. — Après les émotions vives, ne te baigne pas.
- II. — Après un malaise subit ne te baigne pas.
- III. — Après une nuit d'insomnie, après des excès de fatigue, ne te baigne pas.
- IV. — Après un repas copieux, après de chaudes libations ne te baigne pas.
- V. — Lorsque tu te rends au bain, ne cours pas.
- VI. — Ne te baigne pas dans une eau dont tu ne connais pas la profondeur.
- VII. — Déshabille-toi lentement ; mais aussitôt déshabillé, entre dans l'eau.
- VIII. — Jette-toi dans l'eau la tête la première ; si tu ne sais pas nager, immerge-toi un instant.
- IX. — Ne reste pas longtemps dans l'eau à moins que tu ne sois d'un tempérament très fort.
- X. — Après le bain, frictionne-toi, habille-toi promptement et marche.

L'AIMABLE CONTEUR



I

II

III

IV

V

COMPTANT SANS SON CIGARE.

UNE PROPOSITION ENCOURAGEANTE

Employé. — Puis-je avoir un cheval pour aller à la ville ?

Fermier. — Je ne sais pas ! nous avons beaucoup d'ouvrage.

Employé. — Ça ne vous dérangera pas longtemps, j'irai à l'épouvante.

Le vent nous a empêché d'entendre la réponse du fermier.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE X

(Suite)

Depuis douze heures déjà, Mlle Hermel avait quitté Saint-Michel-en-Grève, lorsque sa lettre fut remise au marquis. Le jeune homme était à sa fenêtre, rêvant à l'avenir... à l'avenir tout fait de joie, de lumière, de soleil. Il était si certain de l'amour de Germaine ; il avait su le deviner à tant d'indices, aux nuances si délicatement roses qui coloraient ses joues, lorsqu'elle voyait apparaître son fiancé ; au vif éclat de ses yeux lorsqu'il approchait ; à la petite main qui tremblait dans sa main. Et ces indices d'un cœur vraiment épris ne trompent jamais.

On était encore au matin. Les oiseaux de mer traversaient l'air tiède en décrivant des courbes avec de mobiles battements d'ailes. Et puis, dans le lointain des dunes, un appel triste, chanté tout doucement par la voix des ramiers.

Gaston pâlit en reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture de Germaine. Jamais encore il n'avait reçu de lettre de Mlle Hermel.

Que pouvait-elle lui dire ? Quelle raison grave l'avait tirée de sa réserve ?

Déjà l'enveloppe était déchirée, jetée à terre en dehors du balcon, et tandis que, emportée par le vent de mer, elle courait sur les gazons, effleurant les graminées légères, et faisant ainsi s'élever, s'évanouir à son simple contact les fleurs de poussière grise, Gaston lisait d'un œil ardent. Son cœur se serrait... se brisait. Une immense révolte se passait en lui.

—Partie balbutia-t-il enfin, partie!..

Et, contre toute espérance, espérant retrouver Germaine, sa fiancée... tout son amour... il quitta le balcon, franchit vivement le parc, et d'un pas rapide se dirigea vers la maison de Jeanne-Marie.

Sur son passage, de toutes les chaumières antiques en granit gris, on lui disait bonjour en langue bretonne. Toutes les figures tranquilles des bons vieux, qui réparaient les filets sur le seuil, avait des expressions primitives. Le long du chemin, sous l'ombrage des vieux chênes tordus, il foulaït des fougères ; les espèces les plus découpées, les plus rares. Mais il n'apercevait rien, mais il n'entendait rien. Une seule vision le hantait. Dans sa pensée il se voyait à genoux devant Germaine, lui serrant les mains, les baisant, les inondant de ses larmes, lui disant avec toute cette ardeur qu'il avait dans l'âme :

—Restez ! Restez ! Je vous en supplie... Je vous en conjure !.. Je ne puis vivre sans vous !..

Et son amour triomphait enfin des hésitations de la jeune fille. Peu à peu ses larmes cessaient de couler, et, tout émue, elle répondit :

—En bien oui, je resterai.

La maison de Jeanne-Marie montrait, au milieu des dunes, son toit de paille fleuri par les iris. A la porte, le battant d'en haut était ouvert, laissant voir l'armoire de chêne aux fines sculptures datant du moyen âge, et les lits clos gardés par des images de saints enluminés.

Gaston pénétra dans la chaumière, le cœur palpitant.

Tout était vide!.. entièrement vide ! Jeanne-Marie elle-même ne put répondre aux brûlantes questions qui se pressaient sur les lèvres du marquis, car la mer ayant

ce jour-là déconvoit très loin, elle était allée, avec un groupe d'autres pêcheurs, puiser dans les trésors des coquillages et des petits mollusques laissés par l'Océan sur le sable humide.

Le jeune enseigne pleura sur le banc de pierre, enfin, séchant ses larmes, fou éperdu, devinant que le départ précipité de sa fiancée n'avait d'autre cause que l'ambition et l'orgueil du nabab, il revint précipitamment au manoir.

Il marchait à grands pas le long des dunes, repassant, dans sa pensée, tous ces quinze derniers jours pendant lesquels il avait de plus en plus apprécié Mlle Hermel.

—Si vaillante ! si courageuse ! murmurait-il. Et quelle garndeur dans les sentiments.

Et il la revoyait avec ses lourdes nattes, son ovale de vierge, et le délicat fraîcheur mise sur son visage par ses vingt années années. Elle lui apparaissait encore dessinait sur la plate-forme du Roc-ar-Laz, ou bien, gracieuse à la messe paroissiale de Saint-Michel-en-Grève, lorsque, souriante et rougissante, elle lui tendait le plateau d'argent.

Et la promenade, à la source... Et les deux morceaux de pain bénit, flottant côte à côte...

Et tout le bonheur promis, attendu, allait s'évanouir!.. Était-ce possible ?

Gaston venait d'atteindre au Roscoat ; il franchit la grille aux lances dorées, traversa le vestibule aux mosaïques de marbre, et pénétra comme un tourbillon dans la chambre de son aïeul.

Le nabab, assis devant son bureau d'ébène aux incrustations d'ivoire, consultait un livre de comptes, couvert d'interminables additions. Toutes ces colonnes donnaient un formidable total : la dot de Gaston ; et Noël Richebrae, le front penché, les lèvres épanouies, murmurait avec une évidente satisfaction ;

—Tout a réuasi au-delà de mes espérances... la mère est partie et la fille a voulu la suivre... quelle chance inespéré !

La fenêtre de la chambre était largement ouverte, mais Lucio avait baissé le store, qui lorsque passait une brise, frémissait.

A peu de distance, dans le jardin, légèrement inclinée sur une corbeille fleurie, la marquise coupait quelques roses trop ouvertes, en causant affectueusement avec Margaret.

Et dès que Gaston eut ouvert la porte, ne se doutant en rien la présence de miss Mac-Bayle, qu'il ne voyait pas, il s'écria d'un accent douloureux ;

—Elle est partie !.. partie !.. Ah grand-père, vous avez brisée mon cœur !..

M. Richebrae se renversa dans son fauteuil, et ne put dissimuler son contentement.

—Eh bien oui, répondit-il, Mlle Hermel est partie. En comprenant qu'elle ne pouvait devenir marquise de Trémour, elle t'a donné un exemple de haute raison et j'espère que tu le suivras, que tu oublieras ta folie, que m'accorderas cette joie d'établir à notre foyer celle que nous désirons tous, cette charmante miss Mac-Bayle... Songe donc, tant d'élégance, tant de richesses !

Gaston devint extrêmement pâle et, la voix sèche :

—Pour cela, grand-père ne l'espérez jamais. Germaine seule sera marquise de Trémour.

Comme l'eut fait un coup brutal, cette affirmation atteignit directement le vieillard ; ses yeux s'injectèrent, et, s'emportant gesticulant, ainsi qu'un digne enfant de la Cannebière, il se mit à accabler Germaine. Cette fille de rien... cette aventurière... cette habile qui jouait le sentiment. Juste ciel ! il

saurait empêcher l'amère folie, la mesalliance indigne.

En écoutant accuser faussement celle qu'il aimait, Gaston eut dans sa prunelle azurée un éclair ressemblant au tranchant de l'acier. Il serrait violemment ses mains l'une contre l'autre et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme :

—Une mésalliance ? grand père, une mésalliance ?.. comment pouvez-vous prononcer ce mot ? Ah ! comme vous, je blâme et je redoute un mariage mal assorti. Comme vous je sais qu'il est une source de tristesses amères, que trop souvent, hélas ! la haine vient à remplacer l'amour entre les deux malheureux rivés l'un à l'autre... Mais, je vous demande, en vérité, s'agit-il ici d'une mésalliance ? Mlle Hermel n'a-t-elle pas reçu l'éducation délicate et distinguée d'une fille de race ? Quand je l'ai connue, quand je l'ai aimée, on la nommait Mlle de Guérande sa famille marchait de pair avec la nôtre et sa fortune était magnifique !.. Eh bien, parce que le malheur l'a accablée parce que, dans le creuset de l'adversité, son âme est devenue plus grande encore, parce qu'elle s'est montré admirable de désintéressement, sublime de dévouement filial, faut-il que moi... moi qui ai conservé une situation qu'elle a perdue, je condamne mon cœur aux regrets, au désespoir ? Oui, grand-père au désespoir. Je le répète, vous méconnaissez Germaine, et mon amour s'augmente encore de toute votre injustice envers cette noble enfant.

Le nabab avait écouté la longue tirade, où vibrerait pourtant un accent bien sincère, la tête superbement relevée et les lèvres plissées dans un incrédule sourire.

—Bah ! fit-il, tu t'imagines que tu l'aimes. Mais déplace donc cet engouement, ferme les yeux devant Germaine, ouvre-les devant Margaret... Songe donc à sa beauté, à sa noblesse, à sa royale fortune.

Et Gaston, éclatant soudain, exaspéré, révolté :

—Oui, toujours ce mot fortune ! Et c'est le bonheur suprême, n'est-ce pas ? Dans le mariage dont vous me parlez, je ne trouverai jamais la joie du cœur ; qu'importe, ma femme sera riche ! Je rêverai d'une tendresse exclusive, et on flirtera avec tous les barons d'Ecosse... Tous mes sentiments les plus tendres seront incompris, mais ma femme sera noble. On repousse Germaine parce que Germaine est pauvre ; mais Margaret ! Margaret est riche, et on lui passe tout à elle ! Des coquetteries tant qu'elle en veut... elle a des millions !.. Et des caprices, et des folies, et des voyages, et des toilettes ruineuses... les millions sont toujours là !..

Par la fenêtre ouverte, la voix de Gaston arrivait jusqu'au parterre, pleine de véhémence. Mme de Trémour, interrompant les soins donnés à ses roses, s'arrêta interdite. Quand à miss Mac-Bayle, elle demeura debout, les yeux secs et dilatés ; puis, soudain, elle s'élança dans les bras ouverts de la marquise, appuya sa tête blonde sur ce cœur de mère, et fondit en larmes.

—Pardonnez-moi, murmura d'une voix très basse Mme de Trémour... Pardonnez-moi, Margaret, il vous méconnaît.

Et miss Mac-Bayle, d'un accent où vibrerait une immense douleur :

—Il a raison ; quelles dures vérités il me fait entendre... Oh ! madame, pourquoi ai-je été folle ?.. pourquoi tout sacrifier à mes caprices ?.. pourquoi donc n'ai-je pas connu ma mère ?

Tendrement, Mme de Trémour passait sa main sur la chevelure dorée de l'écossaïse ; puis, avec une douce autorité, elle l'entraîna vers la charnille voisine.

La lutte continuait entre l'aïeul et le petit-fils. Gaston défendait son amour.

Celui qui aime vraiment s'arrête-t-il devant l'obstacle ? L'obstacle irrité, et la discussion comme un souffle d'orage, avive la flamme.

—Je vous déshériterai, grinçait M. Richebrac.

Qu'importait à Gaston la pauvreté s'il obtenait Germaine !

—Je vous renierai.

Mais dans son amour pour l'angélique fille, Gaston trouverait tous les bonheurs.

Et tout à coup, joignant les mains :

—Grand-père, grand-père, prenez pitié !... Pourquoi refuser de recevoir Mme Hermel au Roscoat et ainsi éloigner de moi sa fille ?... Pourquoi me torturer si cruellement ? Si vous saviez, je l'aime... je l'aime ardemment !

Ces derniers mots furent jetés comme un cri, comme un appel désespéré à la compassion de l'aïeul.

—Ah ! reprit encore Gaston, qu'est-ce que la vie sans tendresse ?... Vous m'affectionnez, dites-vous, et vous me refusez tout ce qui serait ma joie !

Les yeux de M. Richebrac tombèrent sur le livre de compte, et constatant une fois de plus le chiffre imposant de la dot du marquis :

—Oui, je t'affectionne tendrement, répliqua-t-il, et pour cela même, je veux sauver l'honneur de ton blason, je veux aussi doubler tripler ta fortune... Tu épouseras miss Mac-Bayle.

—Jamais... jamais !

Le jeune marquis dit cela sourdement ; mais d'une voix qui témoignait d'une irrévocable résolution.

Et Noël Richebrac, droit devant lui, avec un geste de défi :

—Eh bien désobéissez, Monsieur.

Et comme Gaston allait répliquer ;

—Assez, Monsieur, plus un mot. Épousez celle que vous avez choisie, mais ne réparez jamais au Roscoat, jamais !... Mes cheveux sont blancs, ma vie sera courte désormais... qu'importe ! une main étrangère me fermera les yeux...

Tout frémissant, il montrait à son petit-fils la porte de l'appartement, et celui-ci, redoutant les éclats de sa colère, la franchit aussitôt.

O aveuglement de la violence et de l'ambition ! Le vieillard ne vit ni le regard éperdu de Gaston, ni sa lutte entre le respect filial et la plus chaste des tendresses.

A l'éclair jaillissant du jeune enseigne, on comprenait cependant la violence du sentiment qui grondait en lui. Il marchait d'un pas saccadé, traversant l'alignement correct de la charmille, et les allées toutes bourdonnantes d'abeilles, tout enbaumés d'effluves marines. Il se jeta, plutôt qu'il ne s'assit sur le banc que Germaine avait occupé près de lui l'avant veille ; puis, la tête dans les deux mains, il se prit à réfléchir amèrement.

—Et quoi tant de dureté de la part de son aïeul ! Oh ! l'or d'un millionnaire ; mais c'est donc une cuirasse métallique, qui étroit le cœur humain et le rend insensible. L'or ! mais il rend donc insatiable ! Et quoi ! parce qu'il est riche, lui, Gaston, pauvre riche ! il ne peut épouser une jeune fille accomplie... une jeune fille selon son cœur !... Pourquoi cette ambition ? Pourquoi tout sacrifier à un vain titre ? Tous les fronts humains n'ont-ils pas une commune couronne : celle d'enfants de Dieu.

—Gaston, Gaston, mon pauvre enfant !...

Une voix tendre parlait ainsi, et une main de femme, dont la caresse était pleine de

compassion, se posait sur l'épaule du marquis.

Il releva les yeux, et vit le doux et bon visage de Mme de Trémour.

—Du courage ! fit-elle. Allons mon fils, ne te laisse pas abattre... Vois-tu, il ne faut jamais écouter sa douleur... Embrasse-moi... Prends confiance... avec le temps nous vaincrons, je l'espère, la volonté tenace de M. Richebrac. Déjà un des obstacles disparaît. Margaret a tout entendu, elle te pardonne même. Oh ! que tu as été sévère, injuste même envers cette généreuse enfant, mon pauvre Gaston !... Mais, bientôt, tu connaîtras son cœur. Eu rien elle ne veut entraver l'union que tu désires tant. Dès demain, m'a-t-elle dit, le *White-Swan* fera voile pour la Méditerranée.

CHAPITRE XI

Quatre heures sonnaient au clocher de Saint-Michel-en-Grève, lorsque Margaret, quittant la baignoire qui venait de l'amener au yacht, monta sur le pont du *White-Swan*.

Elle souffrait, mais qui s'inquiétait d'elle sur le joli navire ?

Barbara Morridje, assise sous une tente de coutil rayé, était toute à l'absorption d'une tasse de thé. Plus loin, lord Mac-Bayle tenait gravement sa ligne au-dessous du flot.

Beautiful weather, murmura l'Écossais.

—Oui, mon père, un ciel magnifique.

—*My dear*, reprit la gouvernante, c'est le temps pour le lunch. Volez-vos permettre moi à servir à vos ce tranche de pudding. Il était parfaite.

Et comme Margaret faisait un signe de négation ;

—Eh bien, alors, prenez de ce bon petit tartre aux gooseberries.

—Merci, Morridge, je n'ai pas faim.

—Vous n'êtes pas faim, Margaret ! fit l'Anglaise, en ouvrant des yeux sincèrement étonnés ; oh ! moi, avec ce bise de mer, je suis toujours, toujours faim.

Pour la seconde fois, Barbara Morridje se coupa une tranche de pudding, ne remarquant rien : ni le visage altéré de Margaret, ni sa démarche chancelante ; n'entendant rien : ni le sanglot refoulé qui s'échappait à la jeune fille, ni cette voix sombre, douloureuse, qui est l'écho d'une âme brisée.

Son père ne l'entendait pas davantage. Non, Margaret n'avait pas un ami à qui confier sa peine. Tristement elle descendit l'étroit escalier tout en bois de rose, pénétra dans la cobine aux tentures claires, aux rideaux tirés sur les sabords, et les laissa tomber sur son divan. La tête dans les mains, elle demeura comme anéantie ; ses joues étaient marbrées de rouge, ses lèvres serrées ; puis, tout à coup, ses yeux devinrent étincelants, indices de l'orage violent qui passait sur ce cœur.

—Quelle humiliation, disait-elle avec amertume : comme il me méprise ! comme il m'a traitée !...

Et je ne sais quelle voix intérieure lui répondait :

—Ce dédain, tu l'as mérité, car tu gaspilles ta vie, tu te laisses dominer par tous les caprices... Tu passes à côté du bonheur.

—Ah ! le bonheur, balbutiait la pauvre Margaret, le bonheur, qui me le donneras jamais ?... Il n'y a que d'être aimée qui compte.

Le regard sombre, elle songeait à son père qui péchait, à Morridge qui lunchait, à son amie Germaine qui lui enlevait le cœur de celui qui était son rêve ; son idéal ; de ce-

lui qu'imprudemment son ardente imagination avait paré de toutes les vertus, du seul homme enfin, que, elle si fière, eût jamais consenti à prendre pour maître.

—Ah ! Germaine, disait-elle encore, Germaine, que tu me fait mal... plus que tu ne peux croire. Si tu le savais, tu m'épargnerais... mais, tu le sauras jamais... non, jamais !

Les yeux brillants, sous ses paupières humides, elle regardait sa chambrette ; ce petit boudoir vraiment princier, avec ses laques, ses cuivres, ses craquelés, ses meubles bas capitonnés des plus riches étoffes. Un miroir à main, au cadre artistement sculpté, surmontait une table de toilette, couverte de flacons à garnitures d'argent, contenant les essences les plus fines, des houpettes de cygne, des boîtes remplies de poudres de veloutine. Dans l'armoire restée entrouverte, on apercevait les costumes si élégants, mais si excentriques ; et, soudain, se levant et saisie de rage contre ses somptueuses parures :

Tout cela, s'écriait-elle, oui, tout cela a valu de bien des paroles.

Elle avait pris en main un grand chapeau, étrange et provoquant avec ses énormes touffes de plumes aux couleurs vives.

—Je l'ai mis l'autre jour et je l'ai entendu murmurer à l'oreille de son aïeul :

—Cette Écossaise, c'est une frondeuse, une Mlle de Montpensier... mais une jeune fille modeste et candide comme je les aime non, ma mère, ah ! certes non.

De son petit pied, Margaret foula nerveusement l'élégante coiffure.

Et ces cigarettes que je fumais si crânement aux applaudissements des sots qui m'entourent ; et ce grand éventail de plumes, dont je me faisais éventer par les baronnets ; et ces robes de la haute fashion, où mon costumier a mis tout son art ; et ces essences, et ces bibelots...

En parlant ainsi, elle jetait à terre, avec un souverain mépris, chacun de ces objets, répétant encore pour la seconde fois :

—Que de paroles acerbes vous m'avez values !... Ce marquis de Trémour n'est pas comme tous les autres ; il me blâme quand tous m'encensent.

Et timidement :

—Voilà, peut-être, pourquoi il me plaît tant !...

Puis avec une amère tristesse, elle reprit :

—Mais lui n'a rien vu que mes excentricités ; il n'a rien deviné de mes sentiments... rien !... Il n'a que de la haine pour miss Mac-Bayle... que du mépris.

Elle parlait très vite, d'une voix ardente ; puis, se calmant peu à peu, réfléchissant, elle se prit à dire avec résignation :

—Après, tout il a bien fait de me préférer Germaine : n'a-t-elle pas toutes les qualités ? Que de grandes choses dans sa vie : le travail, le dévouement, le respect filial... Et de quoi se remplit la mienne ? les parures, les futilités de toutes sortes, des sommes folles dépensés pour mes caprices...

En ce moment, un minuscule Christ d'ivoire, seule image de piété qui apparût dans la riche cabine, frappa sa vue. Et devant le le Christ, la tête inclinée et les bras en croix aussitôt elle se rappela les paroles de Marc de Réchan : " Vous êtes bonne, miss Margaret, très bonne... Ah ! laissez-moi vous le dire, aux âmes profondes, aimantes comme est la vôtre, l'épreuve est salutaire, et l'heure des larmes est souvent celle de Dieu." A ce souvenir, elle éprouva comme un apaisement dans son cœur, comme un besoin de prière, et Margaret qui, si rarement, s'adressant au ciel, sentant de nouveau les larmes la gagner, s'agenouilla en joignant les mains

Ecoutez-moi, Seigneur, murmurait-elle, ardemment, laissez-moi m'accuser ; cela me fait du bien ; c'est un peu comme un commencement d'expiation... Oui, je me croyais tout permis, parce que j'avais une foule d'adulateurs à mes pieds, de jeunes fats, tous semblables, des hommes sans cœur et sans intelligence ne sachant que manier le stick à pommeau d'or, et n'excellant que dans l'adoration de l'héritière. . .

De quel encens ils m'ont aveuglée ! Et j'attribuais à ma dot une puissance incomparable, et je pensais qu'elle me soumettrait tous les cœurs ; celui du fier Breton comme les autres. . . Mais non, il a préféré une dot autrement princière, une dot toute faite de qualités morales. . . Que Germaine est heureuse ! C'est une sainte, un idéal de beauté, de pureté, de candeur. . . et moi. . . mon Dieu.

Elle baissait sa jolie tête dans une attitude de sincère humilité, ignorant combien elle était grande ainsi, combien elle était généreuse.

Si Mare l'avait vue !

Puis songeant de nouveau aux paroles de Gaston :

—Margaret est riche, répétait-elle avec désespoir, et on lui passe tout à elle : des coquetteries tant qu'elle en veut : elle a des millions ! Et des caprices et des folies, et des voyages, et des toilettes ruineuses. . . les millions sont toujours là.

Pauvre miss Mac-Bayle ! Comme du fer rouge, ces mots cruels lui étaient entrés jusqu'au fond de l'âme. Que la leçon avait été rude ! Que Gaston lui avait fait de mal ! Mais à la lumière de cette dure vérité, elle avait compris. Sa vie lui apparaissait dans son vide effrayant ; et, soudain, elle fondit en larmes.

Dans les natures très ardentes, très passionnées, excessives en tout, comme était celle de miss Mac-Bayle, la gamme entière des sensations se parcourt souvent en quelques minutes. Après un violent orage vient le calme, l'apaisement.

—Allons, prenons courage, se dit Margaret, en relevant sa jolie tête blonde, tandis qu'un dernier spasme soulevait sa poitrine prenons courage... Pauvre nature humaine, elle pleure de faiblesse, même quand le châtime est juste. . . Jusqu'ici je ne savais pas comment on supporte une blessure.

Elle détacha de la muraille le petit Christ d'ivoire, le regarda longtemps, et, d'une voix extrêmement douce, elle murmura :

—J'apprendrai.

Le lendemain, le *White-Swan*, les voiles déployées, voguait sur l'Océan. Très ému, Marc, du haut de la plate-forme du Rock-ar Laz, le regardait fuir. M. de Réchan avait été fidèle à la parole qu'il s'était donnée. Pas un mot d'amour n'était sorti de ses lèvres.

Margaret ignorait toujours le sentiment profond qu'elle avait inspiré. . . Marc en était-il bien sûr ? . . . Sans qu'on les exprime, certaines sensations se pressentent, et les yeux sont parfois forts éloquentes malgré la volonté de sceller un secret ; leur éclat humide, leur tristesse voilà à coup sûr d'habiles interprètes des mouvements de l'âme.

Qui assurait Mare que Margaret n'avait rien deviné de son amour respectueux et dévoué ? Mais le jeune médecin n'osait l'espérer, et lorsqu'il songeait à l'avenir, la vie lui apparaissait comme une lande bretonne morne, déserte, désolée, incessamment balayée par un âpre vent du large.

Le *White-Swan* fuyait toujours ; un voile de vapeurs grises d'un ton très doux l'enveloppait presque entièrement. Il finit par s'y perdre ; et devant son regard attentif et humide, Marc eut seulement les côtes armoricaines en granit déchiqueté, avec des flots

d'une couleur rose, qui étaient des bruyères. Les villages s'échelonnaient de loin en loin avec leurs clochers à jour. L'angelus y sonnait, mais cette musique aux notes argentines ne pouvait enlever à Mare le poids qui l'oppressait. Il remua lentement la tête, et murmura :

—Elle m'oubliera. . . mais moi, j'y penserai toujours ! . . .

Longtemps encore, il resta immobile sur le sommet du Rock-ar-Laz, regardant la mer immense et les oiseaux qui planaient.

Elles volaient les mouettes, et aussi le *White Swan*. Quinze jours après son départ de Saint-Michel-en-Grève, il volait sur la Méditerranée. Pourquoi Margaret avait-elle quitté si précipitamment cette bretonne qu'elle disait tant aimer ? Seule la marquise de Trémour connaissait son secret.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,774 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 19 OCTOBRE
Après-midi et soirée.

LE DRAME TOUCHANT

INTITULÉE

TRUE IRISH HEARTS

Excellente compagnie, nouvelles chansons, danses, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : *DEVIL'S MINE*

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

QUEEN'S - THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant Lundi, 12 Octobre,
Matinée Samedi,

Le comédien anglais si populaire

M. GEORGE BARRETT,

avec sa propre troupe, de premier ordre dans le répertoire suivant :

Lundi, Mardi et Jeudi soir et matinée Samedi,

"A clerical Error et My Uncle."

Mercredi et Vendredi soir,

"My Uncle, The Irish Doctor et A clerical Error."

Samedi soir,

"Another Man's Shoes."

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1 ; cercle d'orchestre, 75c et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

Lundi, 19 octobre, American Girl.

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN
— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

AVEZ-VOUS BESOIN
D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES
AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFÉCTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMÉDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Pilules Antibiliéuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliéuses: Torpeur du foie, Accès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliéuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants. C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFETIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1897. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER
10 Cts.

Magnifiques Feuilletons
A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.